

Jean Rosmer

TENDRESSE D'AÎNÉE



2.90

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



C 90924

TENDRESSE D'AINÉE

C90924

Bidou

JEAN ROSMER

TENDRESSE D'AINÉE

ROMAN



SOCIÉTÉ D'EDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC' LA MODE NATIONALE
94, rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

Bivans

TENDRESSE D'AINÉE

CHAPITRE PREMIER

Un coup de tonnerre lointain, affaibli, secoua l'étendue. Un double arc-en-ciel dessina sur le jardin la voûte lumineuse. Le soleil reparut ; le paysage s'éclaira d'un sourire joyeux. Dans le hallier un merle siffla.

C'était l'été. Le mois d'août triomphait. Une odeur de terre humide, de foins coupés, se mêlait à l'arôme musqué des roses de Syrie. Il faisait chaud.

Debout sur la terrasse de la maison, Armelle d'Orcanges considérait son domaine. Tout lui appartenait alentour. Les pinèdes, les prairies, les landes peuplées de brebis, l'étang immobile dans sa ceinture de saules frémissants, et pourtant, ces trésors, si variés, ne l'intéressaient point.

Elle le connaissait trop.

Née dans ce coin de Gascogne d'où ses aïeux étaient originaires, elle avait vu grandir les châtaigniers, grossir les chênes. Sur le pont de bois jeté en travers de la rivière, elle avait pleuré ses premiers chagrins d'enfant. Dans la chapelle, nichée parmi les aulnes, elle avait balbutié ses naïves oraisons de baby.

Elle fit quelques pas, vint s'accouder plus loin, regarda la plaine marécageuse, les genêts dorés... Un soupir souleva sa poitrine.

La taille fléchie, la tête entre ses mains, le regard perdu, elle songea.

Mlle d'Orcanges n'avait pas toujours été riche. Son aïeul, le marquis Horace, s'était ruiné en extravagances de toutes sortes, si bien que son fils, le comte Renaud, avait dû faire œuvre de ses dix doigts pour subsister.

Passionné de musique, il était entré au Conservatoire, puis avait lutté comme un forcené pour acquérir la vélocité indispensable à tout exécutant. Un jour, il avait appris que le manoir de la Chesnaye, où il était venu au monde, était vendu. Sa cousine germaine, Mlle de Varagues, l'avait racheté.

Quand il revint au pays, à l'époque des vacances, il ne descendit pas au château. Le vieux marquis dépossédé de ses biens s'était établi dans un pavillon de chasse, édifié à la lisière du parc. Son fils y trouva le vivre et le couvert.

Il ne souffrit pas du changement. Son violon lui tenait lieu de tout. Pendant des heures il faisait des exercices, déchiffrait des études. Il voulait devenir célèbre, reconquérir, par le mé-

rite de son archet, les biens aliénés, rentrer en maître dans le manoir dont les prodigalités paternelles l'avaient chassé.

Le succès avait couronné ses efforts. A vingt ans, le comte d'Orcanges comptait parmi les meilleurs solistes de France. Les impressarii se l'arrachaient ; ils le traînaient à travers l'Europe, l'Amérique, l'Australie...

Il rentrait à Paris après une tournée triomphale, quand le marquis, frappé de congestion, mourut subitement...

Renaud aimait son père. La solitude où son départ le laissait le désespéra.. Pendant des mois, il refusa de toucher son archet. Confiné dans la petite maison où le vieillard avait coulé ses dernières années, il ne voyait personne. La vie paraissait lui être à charge. Il parlait de renoncer à son art. Sur la table, les lettres de ses managers s'empilaient ; il ne les décachetait même pas.

Un matin, l'envie le prit de partir pour Rome. A peine débarqué dans la Ville Éternelle, il fit la connaissance d'une très noble orpheline : Donna Ginevra Corcioli, que d'importants revers de fortune contraignaient à travailler. La similitude de leurs situations rapprocha les jeunes gens. Ils se revirent, sortirent ensemble ; l'amour naquit de ces rencontres. Au début du printemps, ils étaient mariés.

Renaud amena sa femme au pavillon. Dix mois plus tard, leur enfant y naissait : un amour de fille, blonde et pâle comme sa mère, et si jolie dans son berceau de dentelles !

Deux années s'écoulèrent. M. d'Orcanges a-

vait repris son labeur harmonieux. Le jeune ménage habitait Paris. Un soir, au retour d'un récita, la jeune femme prit froid. A la fin de la semaine suivante, on creusait sa tombe dans l'étroit cimetièrè gascon où l'avaient précédée les autres Orcanges, endormis dans la paix du Seigneur.

De cet instant, Renaud vécut pour sa fillette Armelle. Entre deux auditions, il lui donnait des leçons. Elle lisait couramment, écrivait un peu, comptait jusqu'à mille, connaissait ses notes, jouait du piano, et montrait pour la musique d'étonnantes dispositions.

A ce moment, un engagement fabuleux attira le comte au Pérou. Il y emmena sa fille, dont il ne se séparait jamais. Des mois passèrent. Acclamé, louangé, porté aux nues, le jeune homme allait de succès en triomphes. Toutes les maîtresses de maison donnaient des fêtes en son honneur. Un soir où il devait interpréter, au profit des pauvres, un concerto de sa composition son accompagnateur se foula le poignet. Une personne de la société : Conception y Aranfeiez, s'offrit à le remplacer... Un mois après le virtuose l'épousait.

Cette fois encore Renaud emmena sa compagne en Gascogne, et l'installa au Pavillon. La nouvelle comtesse était ravissante ; brune, gracieuse, souple, tendre, généreuse. Elle s'attacha très vite à Armelle. Celle-ci atteignait son huitième printemps, quand sa sœur vint au monde. On l'appela Josselyne, deux jours plus tard, une fièvre maligne emportait la petite maman.

Inconsolable, Renaud se remit au travail. Hé-

las ! il se fatigua très vite ; sa belle santé s'ébré-
chait. Des névralgies le torturaient ; il pouvait
à peine tenir son archet. Il crut à un malaise
passager, suivit un traitement, fit une cure, ap-
pela des spécialistes... Ceux-ci ordonnèrent un
repos absolu. Le maître était atteint de la
crampe des musiciens. Il devait renoncer à son
métier.

Désespéré, Renaud rentra au Pavillon. Ar-
melle avait onze ans ; Josselyne trois. Elles
s'aimaient tendrement, mais se ressemblaient
fort peu. Grande, mince, coiffée de boucles
fauves, l'aînée avait les yeux gris de M. d'Or-
canges, les traits réguliers de sa mère. Comme
Genevra elle était distinguée, grave, sérieuse...
Au contraire sa sœur était petite, menue, fraî-
che, blonde, frisée. Les grands yeux verts, la
bouche rose et petite, ses propos puérils, son
gazouillis d'oiselette attiraient tous les cœurs.
Le comte lui passait ses moindres caprices, et
Dieu sait si elle en avait ! Le rire perpétuel du
baby l'émerveillait.

Mélancolique, rêveur, il promenait dans les
six arpents de terre de son domaine, son incu-
rable chagrin. Cependant, il ne se désintéressait
pas d'Armelle, au contraire ; il la faisait tra-
vailler, surveillait ses études de piano et de vio-
lon...

Elle montrait des dispositions étonnantes,
jouait d'instinct, comme les rossignols chan-
tent, comprenait vite. En quelques mois, le maî-
tre avait obtenu des résultats inouis. Bientôt,
les premières sonates de Scarlatti, de Corelli,

n'eurent plus de secrets pour elle. Le comte exultait.

Maintenant, il lui apprenait des *lieder* modernes, du Saint Saëns, du Schubert, du Chopin surtout. L'enfant montrait une prédilection marquée pour la troisième étude, mise en romance, et dénommée *Tristesse*. Elle la jouait, lorsque s'allument à l'horizon les premiers feux du soir.

Elle avait douze ans. Les douleurs du comte devenaient intolérables. Les docteurs, consultés une fois encore, ne parlèrent plus de guérison. Tout espoir fut banni de leurs discours.

Armelle les reconduisit jusqu'à la grille du jardinet. Elle n'avait pas besoin de les questionner pour comprendre que le cher malade était perdu. Elle prit son violon, elle voulait lui confier sa peine, mais, auparavant, elle descendrait à la chapelle, et prierait le bon Dieu de lui venir en aide.

Dans le jardin, Josselyne, insouciant, jouait avec sa nurse. L'ainée passa très vite, sans l'embrasser. A quoi bon montrer ses larmes à l'enfant riieuse. Pourquoi l'attrister ? Elle aurait bien le temps d'apprendre à souffrir.

Le parc de la Chesnaye était silencieux, comme une basilique. Nul n'y descendait jamais. La propriétaire n'habitait pas le domaine. A peine si elle y faisait un séjour de quelques semaines, à l'époque des chasses... Mais elle demeurait invisible. Jamais elle ne frappait à la porte du Pavillon. Elle n'invitait pas davantage son cousin à venir au manoir. Raide et figée dans son orgueil de millionnaire,

elle dédaignait, sans doute, le parent pauvre descendu au rang de « ménétrier » et ne voulait rien savoir de lui.

De tous les biens de ses ancêtres, l'oratoire seul demeurait accessible à Armelle. Une porte percée dans l'enceinte de la pinède, en permettait l'accès aux personnes étrangères à la maison. Un prêtre voisin desservait cette petite paroisse. Perdu dans la foule, l'ancien seigneur des ces lieux suivait l'office, alors que le banc où il s'agenouillait naguère demeurait désert.

Ce soir-là, la chapelle était vide. Un parfum de roses y flottait, suave et musqué. Prosternée sur la dalle, son violon contre elle, la fillette suppliait le ciel de prendre en pitié la détresse de son cher papa.

Le soir tombait quand elle se releva. Lentement, pieusement, elle traversa l'étroite nef, entra dans la sacristie, chercha le cahier de motets préparé par l'abbé, afin qu'elle pût étudier celui du dimanche suivant, ne le trouva point. Elle se retirait quand un courant d'air traversa le réduit. La porte qui accédait au parc s'écarta. Armelle s'avança sur le seuil, jeta un coup d'œil sur l'allée hautaine, où les branches enlacées formaient une voûte obscure. Une senteur de résine l'emplissait. L'enfant l'aspira délicieusement, puis, tentée par le silence, l'ombre, la paix recueillie de l'heure, elle fit quelques pas sous le couvert des arbres.

Un bruit de sources l'arrêta. A sa droite, une rivière filait comme un large serpent, entre les fougères de ses rives. Un pont de rondins l'enjambait.

La fillette perdit toute discrétion. Ce domaine lui rappelait celui de la Belle-au-Bois-Dormant, dont elle savait l'histoire, les fées l'habitaient sans doute ; si elle pouvait en rencontrer une...

Elle bondit sur la passerelle, regarda l'eau glisser, rapide et murmurante jusqu'au bassin où elle se perdait. Jamais elle n'avait admiré un décor aussi grandiose, aussi calme surtout. Un soupir souleva sa poitrine, l'archet trembla dans sa main ; son violon se haussa jusqu'à son épaule. Alors, les yeux levés au ciel, où paraissaient les premières étoiles, elle joua...

Le prélude merveilleux, ample, sonore, déchirant, résonna sous bois, comme dans une nef immense, puis s'éteignit dans un sanglot. La main d'Armelle retomba, ses yeux se fermèrent. Quand elle les rouvrit, un cri fusa de ses lèvres.

Une femme très grande, assez forte, drapée dans une cape sombre, la regardait :

— Qui êtes-vous, petite fille ? dit-elle.

— Armelle d'Orcanges.

Les traits de l'inconnue se contractèrent.

Plus sèchement elle demanda :

— Par où êtes-vous passée ? Il y a donc une brèche dans le mur ?

— Non, madame. Je suis venue par la chapelle. La porte de la sacristie était ouverte.

— C'est la première fois ?

— Oui, madame.

— Il est défendu d'entrer ici.

— Je le sais. Mon père me gronderait s'il apprenait...

— Vous lui cachez cette escapade ?

— Il est malade... Un rien le chagrine. Je craindrais de l'agiter.

Un flot de larmes inonda son visage. L'autre promit :

— Rassurez-vous, je ne vous trahirai pas.

La dame en noir attendit un instant avant de s'enquérir :

— Vous habitez le Pavillon, n'est-ce pas ?

Armelle eut un geste affirmatif. Son interlocutrice poursuivit :

— Vous étudiez la musique ?

— Avec papa, oui, madame.

— Vous travaillez beaucoup ?

— Le plus possible ; j'aime le violon. Il me console. J'ai tellement de chagrin depuis... depuis...

Les sanglots l'étranglaient. L'inconnue murmura :

— Si jeune, et déjà si éprouvée. La douleur n'épargne personne !

Plus haut, elle acheva :

— La santé du comte d'Orcanges lui permet de continuer à enseigner ?

La fillette secoua la tête négativement :

— Hélas non ! Il ne doit plus travailler du tout... ni se montrer. Ses doigts inertes n'ont plus la force de diriger l'archet.

— Quel âge a-t-il ?

— Trente-cinq ans.

— Et vous ?

— Treize, bientôt.

— Vous avez une sœur, je crois ?

— Josselyne est un baby, madame.

Il y eut un silence. L'enfant voulut prendre congé. Timidement, elle énonça :

— La nuit vient. On doit être inquiet, à la maison. Si vous permettez...

L'inconnue décida :

— Nous rentrerons ensemble, petite fille. Je vous reconduirai. Cela me procurera le plaisir de saluer mon cousin Renaud.

Après une courte hésitation, elle expliqua :

— Je suis Aryane de Sauveroché, votre tante à la mode de Bretagne.

Effarée, Armelle ouvrait de grands yeux ; sa parente compléta :

— J'aime la musique. Je serai ravie d'écouter la vôtre quand mon grand deuil le permettra. Mes deux frères sont morts tragiquement le mois dernier. Je suis seule au monde et ne quitterai plus la Chênaie. Si M. d'Orcanges y consent, nous voisinerons.

Elles rentrèrent côte à côte, en devisant, comme deux amies. Rassurée, Armelle décrivait sa vie passée : ses voyages, les triomphes de l'illustre artiste, la mort de sa belle-mère, la grâce rieuse de sa sœur.

La châtelaine l'écoutait en silence. Sans s'en douter, elles atteignirent le pavillon. Mlle de Sauveroché se présenta elle-même, causa un moment avec son cousin, puis l'invita à l'accompagner au manoir, où il dînerait.

Quand il revint, tard dans la nuit, l'avenir d'Armelle était décidé.

La cousine, qu'elle devait désormais appeler « ma tante » se chargeait de son éducation. Dès octobre, elle l'enverrait à Paris, chez les Dames

Augustines, afin d'y terminer ses études. Entre temps, elle suivrait les cours du Conservatoire, prendrait des répétitions, deviendrait une virtuose.

Pour les vacances, elle reviendrait en Gascogne, près de son père. Un professeur de Toulouse la ferait travailler. A vingt ans, elle serait en mesure de se suffire.

Le cœur du comte se brisa à l'idée de se séparer de son enfant chérie ; néanmoins, il accepta, sans les discuter, les conditions imposées par Mlle Aryane. Celle-ci agissait dans l'intérêt de l'enfant. C'eût été mauvaise grâce que de refuser. Il laissait bien peu à ses filles. Sa maladie épuisait toute son épargne. Qu'advient-il de ces infortunées petites, s'il dédaignait le secours de sa cousine ? Plus tard, sans doute, la châtelaine s'intéresserait à Josselyne ; elle aimerait la ravissante poupée blonde, au regard si pur, dont chacun raffolait.

Pour le moment, le baby ennuyait Mlle de Sauveroche. Elle ne prêtait aucune attention à ses mines enjôleuses, ni à ses espiègleries. Impassible, hautaine, d'une froideur de glace, elle ne riait jamais ; son visage impénétrable ne reflétait aucun de ses sentiments. Sérieuse, distante, elle écoutait patiemment, parlait peu, réfléchissait beaucoup.

Armelle l'avait attirée par sa réserve, son application persévérante, ses larges prunelles d'eau calme. Elle le disait ouvertement, et aussi l'estime qu'elle professait pour la dignité de ce caractère d'enfant.

Le programme conçu s'exécuta point par

point. A Paris, la pensionnaire travailla sans arrêt. Dès le premier mois, ses compagnes la prirent au sérieux ; ses maîtresses admirèrent son intelligence précoce, son inlassable volonté d'arriver.

Au Conservatoire, au couvent, elle obtint tous les prix. Quand elle revint au Pavillon, son père s'émerveilla de ses progrès. Elle jouait en artiste, déchiffrait bien, interprétait avec un sentiment inné des nuances les thèmes les plus difficiles.

M. d'Orcanges ne se tenait pas de joie. Sa fille le continuerait. Comme il l'affirmait un soir, devant sa cousine, Armelle l'arrêta. Ses vues portaient plus haut. Elle voulait travailler l'harmonie et concourir pour le prix de Rome.

Cette ambition éblouit le malade. Mlle de Sauveroché la trouva légitime. Elle était prête à continuer ses largesses, jusqu'au succès définitif de sa protégée.

A la rentrée, elle accompagnerait sa nièce ; ensemble, elles consulteraient les chefs d'orchestre fameux et choisiraient sur leurs indications le maître capable de guider la débutante.

Les années passèrent. Au milieu du troisième hiver, une crise cardiaque emporta le comte Renaud. Appelée d'urgence, Armelle arriva pour les obsèques. Sa tante l'attendait ; elle commandait en maîtresse au Pavillon. Le défunt l'avait désiré. Depuis longtemps, il avait exprimé ses volontés suprêmes. Sa fortune liquide, évaluée à trois cent mille francs appartenait à ses enfants. Pour le reste, il s'en remettait à l'équité de sa cousine.

Celle-ci accepta la charge qui lui incombait.

Comme par le passé, elle pourvoierait aux besoins d'Armelle, augmenterait sa pension, au fur et à mesure de ses obligations.

Quant à Josselyne, elle l'expédierait au Sacré-Cœur, à Londres, dans les plus brefs délais.

Le charme de la poupée blonde n'avait pas trouvé grâce devant la vieille fille. Elle détestait le bruit, les cris, les incohérences, et la petite d'Orcanges abusait de tout cela. A sept ans, elle était agile et souple comme un écureuil, grimpait aux arbres, franchissait les fossés d'un saut, plongeait dans la rivière, nageait comme une truite, chantait dans le jardin, dansait, courait, mais demeurait parfaitement ignorante.

Malgré tous ses efforts, son pauvre papa n'avait pu lui apprendre ses lettres. La lecture ne la tentait pas ; elle préférait monter à crû les chevaux de la ferme, escalader les collines. Elle le disait au malade avec son joli rire clair, ses regards caressants. Il n'osait insister.

En un tournemain, tante Aryelle calma l'indisciplinée. Vaincue, la petite endossa sans protester la robe et le manteau bordé de crêpe commandés pour elle, puis, attristée par cette livrée sombre, se blottit dans l'embrasure d'une fenêtre, et gémit.

Armelle l'y découvrit une heure après son retour au bercail. Rassurée par la présence de son aînée, Josselyne raconta ses malheurs. On allait la mettre en pension, chez des Anglaises. Elle y mourrait. L'aînée la rassura. On ne souffrait pas au couvent ; au contraire. Elle y était

encore et s'y trouvait bien.

Les religieuses se montraient si douces et patientes ! et puis, on y avait des compagnes de son âge.

Un demi-sourire éclaira le visage de l'affligée. Elle posa ses lèvres sur la joue de sa compagne, puis ses larmes coulèrent de nouveau.

A la fin de la semaine, les deux orphelines devaient quitter cet asile ; l'ainée, pour poursuivre ses études musicales, l'autre, pour commencer, de l'autre côté du chenal une éducation trop longtemps négligée.

Chaque année, au début de juillet, les deux sœurs se rejoignirent en Gascogne. Armelle, pour s'y reposer du dur labeur quotidien, Josselyne, pour renouer connaissance avec les prés, les champs, les bois.

Elles y retrouvaient tante Aryane, toujours droite et altière, en dépit des hivers qui neigeaient sur son front.

En quelques phrases, toujours les mêmes, la vieille fille interrogeait les voyageuses. La grande avait beaucoup à raconter. Ses maîtres l'engageaient à tenter l'entrée en loge dès la saison prochaine. Un concerto de sa composition avait eu la chance de retenir l'attention d'Henri Brisser. Il l'inscrirait au programme d'un récital moderne. Sur le conseil de son accompagnateur, elle s'était mise à chanter. Elle avait un soprano dramatique d'une étendue rare, et s'appliquait à l'assouplir. Son professeur de fugue l'avait confiée aux soins d'une cantatrice jadis fameuse. Dans quelques mois, elle pourrait se faire entendre en public.

Aucun compliment ne tombait des lèvres de la châtelaine, mais un sourire de contentement éclairait son visage sévère. Quand sa protégée s'arrêtait, elle disait simplement :

— C'est très bien.

Questionnée à son tour, la cadette baissait le nez. Ses notes étaient médiocres, elle écrivait comme un chat, n'entendait rien aux mathématiques. Par contre, elle dansait comme un elfe, triomphait dans les championnats sportifs, et s'habillait à la perfection.

Des remontrances suivaient ces aveux, des menaces aussi. Mlle de Sauveroché haïssait les paresseux, les incapables. Si sa nièce s'obstinait à ne rien faire, elle l'enverrait en apprentissage dans un ouvrier.

Humiliée, l'écolière pleurnichait. Armelle plaidait sa cause et la gagnait : le sourire fleurrissait sur les lèvres roses de l'enfant. Le lendemain, elle recommençait ses folies et commettait les pires imprudences dans ses randonnées sous bois.

Pendant ce temps, Armelle lisait ou brodait sur la terrasse. Le matin, elle étudiait son piano. Le soir, elle faisait la partie d'échecs de la châtelaine. Avant de remonter, quand tout dormait alentour, elle prenait son violon et jouait un des chants très larges dont elle aimait l'ampleur.

L'*Etude de Chopin*, mise en romance sous le titre : *Tristesse*, demeurait son préféré. Sa tante raillait cette prédilection ; cet air devenait une rangaine, à force d'être rabâché : les pho-

nos, la radio, les orchestres ambulants le ressassaient à l'envi.

La pupille subissait ces critiques sans sourciller.

Le thème sublime ennuyait certaines gens ? Tant pis pour eux ! Elle l'aimait ; elle lui devait les meilleures joies de son court passé ; de la reconnaissance aussi. N'avait-il pas causé son bonheur ? Sans lui, jamais elle n'aurait connu l'imposante propriétaire de la Chênaie.

Classée première au concours de Rome, Armelle partit pour l'Italie. Elle n'était pas majeure ; l'univers entier célébra son succès.

Trois années s'écoulèrent ; la voyageuse les passa entièrement hors de France. Installée auprès d'elle, dans la Ville Sainte, la tante ne voulut plus en bouger. Josselyne demeura au couvent. Elle était punie. Sa conduite laissait à désirer ; aucune règle ne parvenait à l'assagir. Coquette, frivole, fantasque, capricieuse, insubordonnée, elle riait de tout, dédaignait les réprimandes ; ses maîtresses désespéraient de l'élever. Elles ne la renvoyaient pas, pourtant, elle était si charmante ! Toujours, elle trouvait une raison inattendue pour se faire pardonner. Mlle de Sauveroché ne s'expliquait pas cette faiblesse. Décidément, les religieuses étaient trop indulgentes et douces. Une main de fer seule dompterait cette insupportable créature. Elle n'avait pas la force de s'en charger. Cette petite sottise l'ennuyait avec ses cris d'oiseau. Au lieu de passer ses vacances en Gascogne, elle resterait à Londres. Les Dames des « Oiseaux »

la renverraient seulement quand elle serait raisonnable.

Sa sœur aînée souffrit cruellement de cet ostracisme. Elle aimait tendrement l'exilée et tenta de plaider sa cause. Au premier mot, sa tante l'arrêta.

— N'intervenez jamais dans cette affaire, dit-elle. Laissez-moi la régler au mieux. Votre père m'a délégué ses pleins pouvoirs. Je vous rends service en agissant comme je fais. Vous m'en remercieriez un jour.

Ce moment ne devait jamais naître. Une fois, comme Armelle se préparait à regagner la Villa Médicis, sa tutrice eut une faiblesse. Averti, le docteur accourut. La vieille fille était dans le coma. Elle passa dans la nuit, sans avoir repris connaissance.

La musicienne touchait au terme de son séjour à Rome. Elle obtint quelques semaines de congé et ramena en France le corps de cette femme devant laquelle tout pliait, de gré ou de force.

Sur ses indications précises, ses obsèques furent très simples. Sa tombe voisina avec celle des Orcanges. Le soir des obsèques, le notaire demanda audience à Armelle. Avec stupeur, la jeune fille apprit, de sa bouche, qu'elle héritait la fortune entière de la défunte. Les terres, les maisons, les forêts, l'hôtel de Paris, fermé depuis dix ans ; la villa de Nice, le bungalow d'Hendaye, les titres, les pierreries inestimables entassées dans ses coffres, faisaient de l'illustre compositrice un des plus riches partis d'Europe.

Suffoquée, elle perdit pied, d'abord. Comme elle était femme de tête, elle se ressaisit très vite. Maître Laneur-Boutrée continuerait à gérer ses biens ; les régisseurs compteraient avec lui. Ces dispositions prises, elle câbla à Josse-lyne de revenir.

Celle-ci accourut. A la fin de la semaine, elle débarquait au manoir. Une religieuse converse l'escortait.

Petite, blonde, rose comme une fleur d'églantier, bouclée comme un page vénitien, et hardie aussi, la fillette avait à peine changé. Son visage rond, troué de fossettes, était toujours aussi charmant ; ses yeux verts pétillaient de la même malice. Par contre, son orgueil s'était décuplé. On l'avait beaucoup choyée, dans la haute société anglaise, où ses amies de couvent l'avaient introduite. Son indépendance native s'était développée dans des proportions redoutables ; réprimée par la volonté de sa tutrice, sa gaieté rayonnait.

Fantasque, dédaigneuse, ironique, elle allait droit devant elle, sans se demander si son humeur variable, ses réparties spontanées, étaient agréables à son prochain. Son bon plaisir était le seul maître dont elle daignât suivre les conseils. Pour réaliser un de ses desseins, elle était prête aux pires inconséquences.

Elle croyait hériter de Mlle de Sauveroché, au même titre que sa sœur ; elle revenait avec l'intention bien arrêtée de toucher sa part et d'en disposer très vite, à son gré. En chemin, elle avait élaboré son plan. Elle voyagerait avec une gouvernante, comme elle avait vu faire à

ses amies d'outre-Manche. Elle ne s'importunerait ni des lois, ni des usages. Accoutumée à évoluer à sa guise, elle pensait qu'il en serait cette fois comme les précédentes.

Quand elle sut que « tante Aryane » ne l'avait pas couchée sur son testament, elle entra dans une rage folle. Ses projets tombaient à l'eau. Elle serait tributaire de sa sœur.

Certes, Armelle était la générosité même, et elle ne lui refuserait rien. Néanmoins, elle était humiliée d'avoir à compter avec cela.

Elle sut dissimuler sa déception. Pendant les mois qui suivirent, elle câlina l'aînée, l'accabla de protestations de tendresse, de reconnaissance. Sans discuter, elle porta le deuil imposé par l'héritière, feignit de se résigner à l'isolement prescrit par les convenances ; cependant, l'orage grondait dans son cœur.

Elle était toujours en relations avec la famille de sa mère. Une correspondance régulière l'unissait à sa tante, Immaculata, baronne y Morellos. Celle-ci occupait à Lima une situation très en vue. L'enfant brûlait de la connaître, de se renseigner *de visu* sur les biens de cette parente, et aussi sur l'avenir qu'elle pourrait lui assurer. Elle se fit inviter.

Un matin, une lettre pressante, accompagnée d'un chèque, pour les frais du voyage, arriva à la Chênaie.

Josselyne la communiqua à sa sœur, puis énonça :

— Si tu voulais, ma grande, j'irais pour six mois. Je serai contente de parler de Mamita,

dont je ne sais rien. Notre père ne la nommait jamais. Toi-même...

— Elle était bonne et tendre ; je l'ai trop peu connue. Elle est morte onze mois après son mariage.

Il y eut un silence. Armelle trouvait légitime le désir de sa cadette, elle n'avait pas le droit de l'empêcher d'accepter l'offre aimable de la Senora Morellos.

Un mois après, Josselyne, chaperonnée par une gouvernante scrupuleusement choisie, s'embarquait à Bordeaux.

Des semaines s'écoulèrent ; la jeune artiste les vécut dans la retraite. Une amie de Mlle de Sauveroché, veuve et dépourvue de ressources, avait consenti à lui tenir compagnie.

Madame Hurault était une de ces mondaines aimables, conciliantes, bien élevées, dont la société regorge. Elle avait eu des mauvais jours ; sa nouvelle situation la combla. Assurée du lendemain, grassement rétribuée, bien nourrie, somptueusement logée, elle avait pris, très vite, le ton de la maison. Surintendante, secrétaire, lectrice, elle cumulait les fonctions, s'acquittait des unes et des autres avec un égal souci de bien faire, et permettait à la jeune châtelaine de penser et de travailler à loisir.

... L'été arrivait au milieu de sa course. La voyageuse n'annonçait pas son retour. Elle se disait heureuse là-bas. Sa famille l'avait accueillie avec beaucoup de bienveillance et d'affabilité. La baronne n'avait pas d'enfants. Elle paraissait tendrement attachée à cette nièce qui était, en blond, le portrait vivant de sa chère

Conception. Elle comblait l'enfant de présents, la présentait partout. Cependant, elle ne possédait aucune fortune. Les mines dont elle tirait son revenu appartenaient à feu son mari.

Les héritiers du Senor don Morellos voyaient avec une satisfaction médiocre l'engouement subit de leur « belle tante » pour cette étrangère. Ils ne se cachaient pas pour le montrer et le dire sans ambages quand l'occasion s'en présentait.

Josselyne s'aperçut de leur animosité et se plaignit à la baronne. L'aimable femme aimait la fille de sa sœur ; c'était certain ; néanmoins, elle préférait sa tranquillité, son repos. La perspective de finir ses jours au sein d'une famille divisée lui paraissait peu souhaitable. Elle tenta d'apaiser les malveillants ; ceux-ci persistèrent à faire grise mine à « la Française ». Leur mauvais vouloir irrita la Senora ; elle redoubla de largesses. Les Morellos se fâchèrent. L'un d'eux, dont l'éloquence persuasive était appréciée de tous, fut chargé de soumettre les représentations de la masse à la veuve du baron. Celle-ci le prit de très haut. Alors, ils menacèrent. Les biens dont elle jouissait appartenaient au défunt, elle n'avait pas le droit de les gaspiller au profit de sa propre parente. Ils lui donnèrent trois mois pour congédier la visiteuse. Passé ce délai, ils porteraient l'affaire devant les tribunaux.

La belle Immaculata serait pourvue d'un conseil de famille, on lui donnerait un tuteur, et ses neveux gèreraient ses biens.

La baronne prit peur. Doucement, avec beau-

coup de tendresse, elle fit comprendre à Josselyne que, dans ces conditions, elle devenait indésirable.

La jeune fille était fière. Elle se redressa ; elle n'avait rien demandé ; on était venu la chercher. Nul ne l'attirait dans ce pays, d'ailleurs ; elle partirait par le prochain paquebot.

La baronne respira. L'embarquement décidé, elle retrouvait sa sérénité. Avec beaucoup de gentillesse, elle insista pour retenir la voyageuse jusqu'au terme fixé par le consortium Morrellos. Josselyne s'amusait à Lima ; le séjour à la Chênaie l'épouvantait un peu. Elle redoutait de rentrer dans cet immense château, d'y reprendre la livrée noire, d'être obligée de subir le violon fraternel, les rabâchages de Mme Hurault : elle accepta. Le soir même, elle écrivait à Armelle pour lui annoncer que, sur les instances de sa tante, elle prolongeait son séjour jusqu'à la Toussaint.

Au milieu de novembre, elle rejoindrait sa « chère grande ».

... Toujours accoudée, les yeux vagues, Mlle d'Orcanges revivait son passé. Ni la rivière à l'eau fuyante, ni le moulin tapissé de lierre, ni l'église au clocher d'ardoise, ni les ruines du donjon médiéval planté comme une menace au faite d'une colline ravinée ne retenaient son attention.

Au loin, une cloche tinta. Elle se redressa.
— L'angélus, fit-elle, déjà !...

Elle se signa pieusement, murmura les versets de la Salutation Angélique, se recueillit un instant encore.

« Elle n'était pas raisonnable de rêvasser ainsi, à vingt-cinq ans passés ! »

Un pas léger froissa les dalles du perron. Armelle se retourna. Debout sur la porte du hall, Mme Hurault la regardait, un sourire aux lèvres. Elle s'excusa.

— Je vous demande pardon. Je suis indiscreète, sans doute, vous méditez ?

— Pas gravement, je vous assure.

— Vous aviez oublié l'heure.

— Tout à fait. Je suis sortie après l'orage, pour respirer, et depuis...

Elle rougit violemment. Sa compagne annonça :

— Vous avez eu une visite tantôt. Un monsieur, jeune et beau, comme dans la chanson, il a laissé sa carte à la grille...

Elle tendait un bristol carré. Armelle épela : « Comte Baudouin de Serval ».

Elle réfléchit une minute, puis ajouta :

— Connais pas l.. Et vous, bonne amie ?

Mme Hurault eut un geste vague.

— Serval ? Serval ? J'ai rencontré quelqu'un de ce nom, autrefois, chez des amis. Mais où ? Si vous voulez, je demanderai à M. le curé.

La jeune fille haussa les épaules :

— A quoi bon ? fit-elle.

Comme la bonne dame semblait étonnée, elle ajouta :

— Je n'ai pas l'intention de recevoir, encore, du moins.

La vieille compagne protesta :

— Vous avez tort, mon enfant. Vivre comme un ours ne vaut rien à personne. Secouez-vous

un peu ; vous vous enlisez. Avec votre nom, la gloire qui vous auréole, vos succès, vous ne vous appartenez point.

— A la fin de mon deuil, je verrai.

L'autre tenait à son idée ; elle insinua :

— Si vous prétendez retenir Josselyne dans cette solitude, vous vous trompez. La chère petite est vivante, alerte, décidée. Elle aime le bruit, le mouvement, la société de ses semblables. On l'a fêtée en Angleterre, au Pérou. Le silence où vous vous complaisez la tuerait. Pour elle — sinon pour vous — il faut renoncer à cette claustration. Ce monsieur reviendra ; il l'a dit à la concierge. Accueillez-le. Il est peut-être de relations agréables.

Mlle d'Orcanges eut un geste lassé. Après une courte hésitation, elle conclut :

— Si vous y tenez !...

CHAPITRE II

Mme Hurault n'aimait pas la campagne. Elle s'ennuya vite à la Chênaie. Elle y avait ses aises pourtant ; son appartement était confortable, la chère excellente ; les voitures bien suspendues. Elle menait à sa guise le personnel et la maison, comptait avec la cuisinière, traitait avec les fournisseurs, achetait, vendait, distribuait.

Au début, elle avait apprécié à sa valeur cette existence. Après les longues années de misère, tant de luxe la comblait. Une félicité sans seconde l'envahissait quand elle s'asseyait devant la table brillante de cristaux et d'argenterie de la salle à manger ; son cœur battait d'allégresse en passant au salon, le soir, pour la veillée.

Habitée à ces splendeurs, elle trouva les heures interminables. Bientôt, la joie de se prélasser sur les coussins de la Rolls, de trôner dans le banc seigneurial, pendant les offices, d'écrire à ses amies sur le papier blasonné du manoir lui semblèrent de piètres satisfactions. La solitude où se cantonnait Mlle d'Orcanges, sa gravité, son calme, son amour pour l'étude,

la paix quasi-religieuse de la maison l'attristèrent. Son humeur s'en ressentit. L'appétit, le sommeil l'abandonnèrent. Elle bâilla de lassitude devant les perspectives grandioses du parc.

A les avoir constamment sous les yeux, elle prit en grippe les bassins, les fontaines, les statues, les parterres, les buis taillés. La rivière et son murmure lui portèrent sur les nerfs. Les soirées passées tête-à-tête avec une compagne à peu près muette lui devinrent un supplice. Elle inventa des prétextes pour les abréger, se plaignit de névralgies pour remonter chez elle à la dernière bouchée du repas.

Insensible à cet énervement, Armelle déplora la fréquence des malaises qui torturaient sa bonne amie, lui conseilla d'appeler un médecin et se replongea dans ses livres.

Elle travaillait énormément, brodait, écrivait, composait, et quittait peu son studio. Sa promenade favorite consistait à traverser la pinède, jusqu'au petit pont, à regarder couler la rivière, limpide et glaciale, à gagner la chapelle, puis à remonter lentement, après avoir prié.

Le soir, quand tout reposait alentour, elle ouvrait son piano et chantait. Tard dans la nuit, elle répétait les airs religieux de Haendel, les fugues de J.-S. Bach, les romances de Mozart. Sa voix magnifique vibrait comme une plainte dans la paix profonde de la nature. Debout sur la terrasse, elle jouait son Étude préférée.

... Trois mois passèrent de la sorte. Madame Hurault n'y tenait plus. A mener cette existence de recluse, elle se sentait devenir folle.

La neurasthénie la guettait. Cela ne pouvait durer. Elle aimait trop le monde pour se passer de lui. Elle le ferait comprendre à Armelle.

Le soir même, elle risqua une allusion. La jeune fille semblait bien disposée. La gouvernante développa sa thèse : la Gascogne n'était pas un désert. Les familles élégantes y fourmillaient. Mlle de Sauveroché était morte depuis un an bientôt. Un deuil de cousine, même quand elle a laissé une grosse fortune à son héritière, ne peut se prolonger indéfiniment. La nouvelle propriétaire de la Chênaie devait faire des visites, déposer sa carte chez ses voisins. Sans tarder, ceux-ci rendraient la politesse.

La jeune fille ne lui permit pas d'achever. Elle n'éprouvait aucune envie d'ouvrir la porte à des inconnus.

Sa compagne insista. Armelle d'Orcanges, l'illustré compositrice, dont l'univers entier célébrait la gloire, se devait à ses semblables ; elle n'avait pas le droit de se terrer dans son trou.

Elle en fut pour ses frais de discours. La musicienne refusait d'élargir son cercle. Elle connaissait déjà trop de monde, à Paris et ailleurs. Elle se résoudrait, sans doute, à quitter sa retraite quand Josselyne serait là.

Navrée de son échec, la bonne dame se résigna. Les jours continuèrent à s'égrener, uniformes et lents. Un nouveau mois avait sombré dans l'infini, quand le comte de Serval se présenta au manoir.

Cette visite, la première depuis son installation à la Chênaie, réjouit la veuve. Sans pren-

dre l'avis de la maîtresse du logis, elle donna l'ordre d'introduire « ce monsieur », quand il se présenterait de nouveau.

Puisque Armelle consentait à l'accueillir, il fallait en profiter, l'empêcher de revenir sur ses bonnes dispositions.

Cependant, elle se renseignerait sur le visiteur. Il habitait les environs, naturellement. Le curé devait le connaître, les fournisseurs aussi. Elle les interrogerait. Son enquête, rondement menée, donna les meilleurs résultats.

Un matin, comme elle s'asseyait devant son couvert, elle énonça :

— J'ai rencontré l'abbé Mauduit, tantôt. Il vous présente ses hommages.

Armelle sourit. Elle décoiffait un œuf à la coque, et semblait préoccupée. Sa compagne reprit :

— Il revenait de Nérac ; le nouveau propriétaire de la Combe-Rousse l'avait mandé.

— La duchesse du Rouvery a vendu son palazzo ?

Un rire léger fusa des lèvres de la bonne dame :

— Où avez-vous la tête, mon enfant ? La chère femme est morte avant Aryane. Elles se sont suivies de près.

La jeune fille ne disait rien ; sa compagne ajouta :

— Le domaine appartient à son petit-fils, un garçon charmant, paraît-il. Notre bon pasteur ne tarit pas d'éloges sur son compte. A l'entendre, il a toutes les qualités.

Armelle prit une escalope dans le plat pré-

senté par le maître d'hôtel, puis, murmura :

— Vraiment ? Tant mieux !

Par simple politesse, elle s'enquit :

— Comment s'appelle ce phénix ?

Le sourire de la veuve s'accrut ; d'un ton détaché, elle riposta :

— Je vous le donne en mille ! Oh ! ne cherchez pas, vous ne découvrirez point.

Elle prit un temps avant d'annoncer :

— C'est le comte de Serval.

— Ah !

La vieille femme appuya :

— Il a mis sa carte, la semaine passée.

— Je sais...

Bonne-amie était lancée ; elle poursuivit :

— Il rentre d'un voyage en Afghanistan, et compte se reposer dans ses terres, avant de repartir. C'est un véritable *globe-trotter*.

— Il est chargé de missions à l'étranger ?

— Non. Il explore pour son plaisir et publie ensuite la relation de ses voyages.

— Comment est-il ?

— Fort bien ! Grand, mince, brun, trente ans, tout juste, décoré docteur-ès-lettres, polyglotte, fabuleusement riche, et bon musicien, par-dessus le marché.

L'intérêt de la jeune fille s'éveilla subitement.

L'autre poursuivait :

— Il tient les orgues à l'église, les jours de fêtes carillonnées ; il connaît vos œuvres et souhaite de vous en parler ; il venait dans cette intention. Je rapporte les propres paroles de notre cher Pasteur.

— Je regrette de n'avoir pas été prévenue. Je l'aurais reçu. Pourquoi n'a-t-il pas téléphoné pour s'annoncer ?

Elle hésita une seconde, puis observa :

— Il serait poli de lui envoyer un mot, je suppose ; un confrère peut devenir d'un commerce agréable, surtout si nous passons l'hiver ici.

Mme Hurault approuva. La châtelaine se levait ; elle l'imita. Comme elles marchaient côte à côte dans la galerie qui reliait la salle à manger au boudoir, elle se mit à développer son thème favori :

« On devait toujours s'appliquer à vivre en bons rapports avec ses voisins immédiats. Combe-Rousse touchait aux limites de la Chênaie : une simple haie vive séparait les deux parcs. »

Armelle ne l'écoutait plus. Elle avait ouvert la porte-fenêtre et s'installait sur la terrasse. La veuve l'y rejoignit. Pour couper court à ce verbiage, la jeune fille déclara :

— J'écrirai ce soir. Victor portera mon message à la première heure, demain.

Des jours passèrent. Le comte de Serval ne se montra pas. Mme Hurault se désespérait.

Elle avait compté sur cet aimable voisinage, pour rompre la monotonie de ses journées, et son espérance était déçue. De quel côté se tourner maintenant, pour se distraire, puisque le jeune homme lui glissait des doigts ?

Au début de septembre, une lettre datée de Biarritz apporta l'explication de son silence. Il était parti en grande hâte pour servir de témoin au mariage d'un ami. Au lendemain de la cé-

rémonie, il regagnerait la Gascogne et serait à Comble-Rousse le dimanche suivant. Si Mlle d'Orcanges l'y autorisait, il viendrait la saluer à la fin de l'après-midi.

Il arriva un peu avant cinq heures.

Cachée derrière le rideau de sa chambre, la veuve l'aperçut comme il escaladait les degrés du perron. C'était un magnifique garçon, de tournure énergique, svelte, souple, élégant, bien habillé. On l'introduisit dans le hall. La vieille dame hésita : devait-elle descendre pour le recevoir, ou attendre le thé ? Elle prit ce dernier parti.

Pendant ce temps, le visiteur, debout devant la cheminée, considérait les tapisseries d'Aubusson, les portraits accrochés aux panneaux.

Un pas léger froissa la moquette de la galerie, s'arrêta un instant ; le maître d'hôtel ouvrit la porte à deux battants. Armelle entra, traversa la pièce, s'approcha du jeune homme, puis affirma :

— Je suis ravie de vous voir, monsieur.

Il s'excusa :

— Cette visite répond avec beaucoup de retard à l'aimable invitation que vous avez eu la grâce de m'adresser, mademoiselle. Quand votre valet l'a remise au mien, j'étais parti. Mon séjour sur la Côte basque s'est prolongé au-delà de toutes prévisions. Mon courrier resté en souffrance au « Palazzo » m'a été réexpédié, il y a huit jours seulement : je vous ai écrit aussitôt.

— La vie a des obligatoires impérieuses, as-

sura la châtelaine ; et puis, il devait faire beau sur la Côte ; vous avez bien fait de profiter du soleil, de la lumière, dont nous sommes privés cet été. Ici, la pluie ne cesse guère...

— L'automne sera court.

Elle eut un geste affirmatif ; il poursuivit :

— Je suis infiniment flatté de la faveur de votre accueil, mademoiselle. La rumeur publique m'a appris votre isolement volontaire, votre vie de labeur. L'abbé Mauduit me disait ce matin encore combien vous êtes charitable et compatissante. Il n'y a plus de pauvres dans le pays, depuis votre retour. Déjà, j'admirais la talentueuse compositrice du *Concerto en ut mineur* ; maintenant, je vénérerai l'ange gardien de notre petite patrie.

Le front de la musicienne s'empourpra. Pour dissimuler sa confusion, elle interrogea :

— Vous avez voyagé en Asie centrale, je crois ?

— En Perse, en Afghanistan, surtout. Dans les Indes septentrionales aussi. J'ai fait à Caboul un séjour de quinze mois. La maladie, la mort de ma grand-mère m'ont rappelé, puis retenu à Paris. Mes affaires réglées, je me suis installé à Combe-Rousse.

— Vous sortez beaucoup ? glissa Armelle.

Il hocha la tête négativement :

— Le monde n'est pas mon affaire. Je suis un sauvage, un ours accoutumé à grogner, à s'exprimer librement. Le langage des salons m'est devenu étranger. Cependant, j'accepte de rares invitations ; ce coin de terre fut le ber-

ceau des miens. Chaque famille m'est parente, ou alliée.

Il hésita avant de poursuivre :

— Cela m'amène à vous apprendre, si vous l'ignorez, qu'un cousinage assez proche nous unit. Votre aïeule était née Villernard, comme la mienne.

Un joli sourire égaya le visage de la jeune fille. Elle affirma :

— Cette nouvelle m'enchanté ; ma petite sœur, quand elle rentrera au logis, partagera ma satisfaction. L'élément masculin fait défaut chez les Orcanges ; nous sommes les dernières du nom.

Il y eut un silence. Le comte regardait son hôtesse et la trouvait splendide, avec sa taille de déesse, sa bouche très rouge, le casque de ses boucles fauves, ses immenses yeux clairs aux paupières souvent baissées. La voix était une caresse, douce et vibrante à la fois. Sa démarche aisée, ses mouvements harmonieux, son calme doublaient son charme captivant.

A ce moment, elle remarquait :

— Comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais rencontrés avant ce soir ? Puisque la duchesse de Rouvery passait une partie de l'année à Combe-Rousse, vous y veniez ?

— Rarement. De graves dissentiments éloignaient mon père de mon aïeule. A sa mort seulement, j'ai connu Mémé. Votre tante Aryane était son amie ; elle se voyaient chaque jour.

Armelle ne répondit rien. Sa bienfaitrice ne l'avait point admise dans son intimité. Elle ne

lui nommait pas ses relations. Si elle avait ouvert sa bourse à sa pupille, son cœur était demeuré clos.

La domestique entra avec le chariot du thé. La châtelaine se leva. Sa démarche souple émerveilla Baudouin. Brusquement, il se mit debout, s'approcha de la table. Son hôtesse demandait :

— Porto ?... Whisky ?... Madère ?... Cocktail, ou simplement un peu d'eau chaude ?

Il ne buvait jamais d'alcool ni de vin. Un citron pressé, sans sucre, avec beaucoup de glace le comblerait.

Mlle d'Orcanges sonna. Le maître d'hôtel apparut.

— Priez Madame Hurault de descendre, dit-elle.

La bonne dame arriva sur-le-champ. Armelle fit les présentations, puis on forma le cercle autour du samovar. La jeune fille offrit au comte la boisson préparée.

— Est-ce bien ainsi ? fit-elle.

C'était parfait. Il s'extasia. La gouvernante chanta le mérite des infusions bouillantes ; rien ne désaltérait mieux. Le visiteur protesta.

Pour sa part, il préférait les jus de fruits très frais. Mlle d'Orcanges aussi. Pendant un quart d'heure, on agita des questions du même genre, puis l'entretien tourna court, et la musique fit son entrée.

M. de Serval et la compositrice se lancèrent sur ce sujet comme sur une piste. Ils avaient les mêmes goûts, partageaient les mêmes enthousiasmes. Comme son hôtesse, le voyageur

aimait les classiques. Parmi les modernes, ses prédilections allaient à Wagner, Debussy, Ravel. Il séjournait à Munich pendant la saison d'opéra, et ne manquait aucun festival de Bayreuth.

A Paris, il suivait les grands concerts... Emporté par son admiration, il perdait toute mesure... Son ardeur devint du délire quand il lui arriva de parler des œuvres de Mlle d'Orcanges. Il les connaissait toutes, avait assisté à la première audition de chacun. Mme Hurault fit chorus. La jeune amie était prodigieuse, les plus hautes destinées l'attendaient. Malheureusement, elle n'était pas sociable, elle vivait en égoïste, composait pour son plaisir, sans songer à faire profiter ses semblables de son talent.

Baudouin approuva cette façon d'agir .

— On ne peut réfléchir, créer, dans le tumulte ; la solitude est la mère de l'inspiration, dit-il.

La châtelaine l'écoutait, surprise d'entendre ses propres idées développées par un autre. Ce beau garçon, brun et bouclé comme un pâtre grec, lui ressemblait par les goûts et la pensée. Elle était contente de le connaître. Elle avait tellement redouté sa visite ; elle craignait de se trouver en face d'un snob outrecuidant et fat. Bonne-amie avait eu raison d'insister pour qu'elle le reçût.

... Il prenait congé. Armelle le retint. Un moment encore ils comparèrent l'école ancienne à la moderne puis comme le cartel du hall sonnait sept coups il se leva. Les deux femmes

le reconduisirent jusqu'à la porte. Sur le seuil, Mlle d'Orcanges proposa :

— J'ai reçu hier un nouveau recueil d'Albenitz. Nous le regarderons ensemble, si vous voulez ; et puis, vous me donnerez votre avis sur l'ouverture de mon opéra.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle. J'ai été si heureux de vous rencontrer, cette fois.

Il portait à ses lèvres la main de Mme Hurault, serrait les doigts blancs d'Armelle, et dévalait les degrés du perron.

La musicienne et sa compagne s'approchèrent de la balustrade pour le regarder partir.

Comme il s'engageait dans l'avenue, la jeune fille cria :

— A bientôt, mon cousin !

CHAPITRE III

M. de Serval attendit huit jours avant de revenir à la Chênaie. Comme il arrivait le dimanche suivant, Armelle lui en fit gentiment le reproche.

Il s'excusait. La crainte de se montrer indiscret l'avait retenu. Une femme célèbre a peu de loisirs ; tant d'obligations la réclament. Sa cousine aimait la solitude ; il n'osait troubler son recueillement.

La jeune fille sourit pour affirmer :

— Je vous ai attendu tous les soirs. Ma sonate ne va pas à mon gré. Votre opinion m'est nécessaire.

Avec simplicité, elle ajouta :

— Personne ne me reprend ici. Bonne-amie n'entend rien au moderne ; je la soupçonne même de détester la musique, la sérieuse, s'entend. Ses goûts l'attirent vers les roucoulandes, les valse viennaises, les floufous à la mode. Si je l'interroge, elle s'extasie.

Elle hésita avant d'achever :

— Puisque la Providence a placé sur ma route un musicien compréhensif, un critique éclairé, laissez-moi profiter de l'aubaine ; ne me marchandez ni les conseils, ni les avis.

Il ne résista point, multiplia ses visites, apparut deux fois par semaine, puis trois, puis tous les jours.

Il arrivait à la fin de l'après-midi, pour goûter, s'installait entre Armelle et Mme Hurault, buvait des citronnades, croquait des biscuits, discourait de littérature et d'art, avec la compositrice, parlait chiffons pour plaire à la gouvernante, racontait ses voyages, aussi.

Sur ce chapitre, il était intarissable. Il avait parcouru la terre entière ; séjourné dans tous les pays ; il décrivait les beautés de chacun, les particularités des races, la couleur des horizons, la splendeur des larges espaces grillés de soleil ou couverts de neige.

Parfois, la châtelaine le retenait à dîner. Ces soirs-là, Bonne-amie commandait un entremets supplémentaire. Le comte était si gourmand !

Quand il avait bu son café, il se mettait au piano, Armelle prenait son violon, et les heures glissaient, rapides et harmonieuses, tandis que dans le parc, touché par l'automne, la plainte du vent passait entre les chênes dépouillés.

La veillée se prolongeait. Mme Hurault sonnait la retraite. Un regret dans le ton, Baudouin prenait congé. Mlle d'Orcanges le suivait sur la terrasse, puis le regardait s'enfoncer dans l'ombre du fourré.

Maintenant, M. de Serval était tout à fait de

la maison. Armelle le traitait en parent ; la gouvernante en amie. Ils sortaient ensemble tous les trois pour visiter la contrée, allaient déjeuner à Bordeaux, à Auch, à Agen, descendaient parfois jusqu'à Toulouse.

Ils passaient l'après-midi au spectacle. La vieille dame jubilait ; elle ne s'ennuyait plus. Mlle d'Orcanges embellissait.

A connaître ce camarade cultivé, aimable, sa froideur s'était fondue. Sa confiance naissait. Tout lui plaisait en Baudouin : sa haute stature de prince arabe, son visage énergique, ses yeux intelligents, sa bouche fière, son élégance naturelle, sa parfaite distinction. Discuter avec lui était un régal ; il savait tant de choses ! et donnait sur chacune des aperçus personnels d'une finesse remarquable.

La cousine n'avait pas de secrets pour lui. Insensiblement, cette grande silencieuse l'initiait à tous ses projets. Au hasard des entretiens ou des promenades, elle lui avait dit son enfance douloureuse, sa solitude entre un père génial et malade et sa tante frigide.

Il connaissait sa place favorite, à la chapelle, derrière le gros pilier de droite, et aussi le point minuscule où Mlle de Sauveroche lui était apparue, rigide et bienfaisante, pour assurer son avenir.

Quand ils dévalaient côte à côte les avenues mélancoliques de la pinède, elle évoquait le souvenir des heures douloureuses où elle avait tant prié et pleuré.

Elle parlait de sa sœur aussi, de cette Joselyne, si gracieuse et délicate sous sa parure de

boucles d'or. Elle rentrerait bientôt sans doute, vers novembre probablement ; et l'austère manoir deviendrait un séjour enchanté. L'absente était si gaie, si heureuse de vivre ! Tout le monde l'aimait.

Le jeune homme l'écoutait, une angoisse au cœur. Bientôt, il ne serait plus seul avec sa cousine. Un tiers importun et frivole se jetterait au travers de leur amitié. Cette enfant, dont l'ainée chantait les louanges, devait être une gamine terrible !

Comme la châtelaine complétait ce panégyrique, il songeait :

« Les femmes remarquables sont naïves, comme les autres. Celle-ci, l'un des cerveaux les mieux organisés de notre temps, est aveuglée par sa tendresse. La cadette me déplaira, c'est sûr ! »

Il rentrait, furieux, à Combe-Rousse.

Tandis qu'il tempêtait contre l'inconnue, Armelle pensait à lui ; elle ne faisait guère que cela, d'ailleurs ; l'image du comte ne la quittait plus. A présent, elle rapportait tout à lui, cherchait à lui plaire, le conseillait sur ses toilettes, ses bibelots.

Un jour, elle comprit qu'elle l'aimait, et voulut réagir. Alors, elle parla de retourner à Rome, désira d'acheter un yacht, d'entreprendre une croisière, d'aller chercher Lyne à Lima. Au dernier moment, elle n'en eut pas le courage. Baudouin était nécessaire à sa vie. Elle mourrait de ne plus le voir.

... Dressée sur ses oreillers, les yeux grands ouverts dans l'ombre de l'immense pièce, elle

passait des nuits entières à réfléchir. La même obsession la hantait : M. de Serval partageait-il son sentiment ? Si oui, tout devenait facile. Libres tous deux, ils se marieraient... et tout serait arrangé.

... On était au dernier jour d'octobre. La nuit tombait, indécise et laiteuse, sur le parc apaisé. Mlle d'Orcanges et son cousin traversaient la pinède et remontaient lentement vers le manoir. Baudouin était soucieux. La jeune fille le remarqua.

— Pourquoi cet air morose ? dit-elle.

Il ébaucha un geste vague.

— J'ai un ennui... grave.

Elle le regarda, surprise ; il expliqua :

— Oui.. un de mes amis, lord Disgrave, vous savez, je vous ai parlé de lui ?

— Eh bien ?

— Il est malade.

— Sérieusement ?

— Il paraît. Son secrétaire m'en a écrit. Il me réclame. Je dois partir ; cela me désole. Je suis homme d'habitudes ; les miennes étaient ici, près de vous... mes affections aussi. Renoncer à nos douces causeries, même pour quelques semaines me torture. Tant de choses peuvent se passer en peu de jours !

Elle l'écoutait, une infinie détresse dans le regard ; il compléta :

— Mon camarade habite aux environs d'Athènes. Il est veuf, depuis un an, d'une compagne parfaite, et ne se console pas ; les médecins craignent pour sa raison. Ma présence, là-bas, est nécessaire. Richard n'écoute que moi.

Courageusement, Armelle conseilla :

— Ne tardez pas... à le rejoindre.

Il soupira :

— Il n'y a pas autre chose à faire.

Un silence tomba. La compositrice le rompit pour demander :

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— En février dernier. Il était en pleine crise noire. Il n'a jamais été bien fort, malgré des apparences robustes. Sa mère était tuberculeuse, son père cardiaque. La mort de sa chère Diana l'a brisé.

Elle ne répondit rien. Une souffrance aiguë l'étreignait. Il s'en allait. Reviendrait-il seulement ?

Un soupir s'échappa des lèvres d'Armelle ; elle émit :

— Vous nous oublierez là-bas ?

Il protesta :

— Cela ne me sera pas possible. Je vous dois trop. Cette maison, où vous avez eu la grâce de m'accueillir, est devenue la mienne. J'y ai goûté des joies profondes...

Il hocha la tête tristement :

— Vous oublier ? A qui donc penserais-je alors ? Ne craignez rien, mon amie, je ne suis ni ingrat, ni futile...

Il y eut un nouveau silence. Armelle demanda :

— Vous nous donnerez de vos nouvelles ?

Une ferveur dans la voix, il promit :

— Bien sûr !

La veillée fut courte. Le comte se mettait en

route à l'aube suivante. Il était impatient de voir son camarade et gagnerait la Suisse en automobile, par Lyon. A Genève, il louerait un avion afin d'atteindre rapidement la villa de lord Disgrave.

Mme Hurault poussa des cris. Cette manière de voyager était des plus dangereuses... Chaque jour on enregistrait de nouveaux accidents aériens.

On ne l'écoutait pas. Accoudé au piano, le jeune homme songeait.

« Je redoutais un malheur : le retour de Joselyne... son intrusion dans notre joie... et tout croule bêtement ! »

Il jeta un regard désolé au décor magnifique dont il connaissait le moindre détail... La veuve tricotait. Armelle réfléchissait ; une lassitude tragique se lisait sur son visage.

Il s'approcha :

— Ne voulez-vous pas jouer pour moi, ce soir encore ? dit-il. Demain je serai loin, et pendant des jours, je n'aurai pas la joie de vous entendre.

Elle sourit sans répondre, il insista :

— *L'adagio* de votre *Symphonie en ut mineur*, simplement.

Elle se leva, ouvrit la boîte où reposait sur un lit de velours blanc le Stradivarius offert par Mlle Aryane à son illustre nièce, puis accorda l'instrument.

Bientôt, la phrase douloureuse déchira le silence. Les paupières closes, le visage levé, la musicienne mettait toute son âme dans son jeu.

L'archet retomba soudain. M. de Serval soupira :

— Je ne connais rien d'aussi beau.

— Vous n'avez jamais mieux joué, coupa la veuve ; votre chant est triste comme un adieu.

— C'en est un. Baudouin nous quitte ; j'ai tenté de lui montrer le vide où nous laissera son départ.

Bonne-amie affirma :

— Il reviendra bientôt !

... Quand il eut pris congé, Mme Hurault remonta chez elle.

Seule dans le hall dont elle venait d'éteindre le lustre, Mlle d'Orcanges s'approcha de la fenêtre. Comme elle était désespérée !...

Un soupir souleva sa poitrine. Elle l'aimait trop profondément. Elle le comprenait à présent qu'il s'éloignait pour des semaines, des mois peut-être ! Que serait son existence sans lui ?

L'horloge du vestibule sonna. Armelle quitta la fenêtre, jeta une bûche dans la cheminée, puis ouvrit son piano. Ses doigts errèrent un instant sur le clavier, des arpèges déferlèrent. Il y eut une pause, la musicienne se recueillit avant de préluder, et bientôt le chant sublime s'éleva :

L'amour s'est enfui...

Les paroles de la mélodie bien-aimée naquirent naturellement sur ses lèvres.

Elle se tut... ses mains demeurèrent un moment encore sur le clavier, puis retombèrent.

Alors seulement, elle pleura.

CHAPITRE IV

Pendant les semaines qui suivirent, Armelle essaya de distraire sa pensée en se tuant de travail. Elle avait résolu de terminer ses œuvres en cours, d'envoyer sa sonate à l'éditeur, de faire tenir au chef d'orchestre les parties de l'oratorio, dont il attendait la version définitive ; puis, de se reposer en brodant au filet une nappe d'autel.

Ces diverses occupations l'accapareraient jusqu'au printemps. A cette époque, Josselyne serait de retour ; M. de Serval aussi ; leur douce intimité renaîtrait ; ils joueraient encore à la veillée leurs concertos favoris ; les hêtres de l'allée les reverraient, recueillis et confiants. Ils seraient heureux.

Après ? Eh bien après, mon Dieu, elle attendrait les événements. Baudouin finirait bien par sentir qu'il était aimé. Ce jour-là, sa frai-

deur fondrait vite ; il apprécierait la tendresse dont on l'entourait ; son cœur battrait plus vite.

Les yeux baissés, les mains jointes sur ses genoux, la jeune fille évoquait leur dernière promenade. Comme il avait protesté quand elle prévoyait l'oubli possible. A ce moment, elle avait cru l'aveu prêt à jaillir de ses lèvres ; il s'était tu. Pourquoi ?

Elle ne lui plaisait donc pas ?

Ce n'était pas croyable. Ils se ressemblaient trop. Graves l'un et l'autre, ils aimaient les rêveries silencieuses, les lentes causeries, le labeur appliqué. Quand ils déchiffraient ensemble, ils s'émerveillaient des mêmes rythmes... Il s'en apercevrait. Alors...

Elle se mit debout, fit quelques pas dans la chambre, ouvrit son secrétaire, prit les lettres de Baudouin et les relut.

Il contait son voyage ; Richard était fatigué, frileux et agité, il ne cessait de gémir. Le médecin ne se prononçait pas. La faiblesse du malade l'inquiétait. Lord Disgrave avait le cœur usé ; les nerfs irrités ; il ne réagissait plus. Par contre, aucun organe essentiel n'était atteint. Cela permettait d'espérer.

En attendant, le comte était retenu dans le Péloponèse pour un temps indéterminé. Quand son ami serait rétabli, il le conduirait à Venise. Le soleil de la lacune le guérirait.

Quelques protestations d'amitié ; l'assurance d'un souvenir fidèle, le regret d'être éloigné de sa « chère cousine », de ne plus entendre sa voix unique, complétaient les messages.

De son existence là-bas, le voyageur ne disait

pas un mot ; il ne citait pas davantage les personnes qu'il coudoyait.

Quelles raisons motivaient ce silence ?

A deux reprises, dans ses réponses, Mlle d'Orcanges avait émis une timide question sur ce sujet. Il s'était gardé d'y répondre, Elle n'avait pas insisté.

Elle referma le meuble, reprit sa pose méditative, dans l'embrasure de la fenêtre. Au dehors, le vent soufflait en tempête. Elle frissonna : il faisait froid, dans cette pièce immense, malgré le calorifère et le feu de bois allumé dans la cheminée.

Elle s'approcha du foyer, étendit ses pieds vers la flamme, se renversa sur un fauteuil, voulut penser...

Cela ne lui fut pas possible. Alors, elle souhaita de lire ; les lettres dansèrent devant ses yeux. Elle ferma le volume. Une infinie détresse l'accablait. Ses jambes tremblaient ; ses mains étaient brûlantes. Elle murmura :

« La grippe me guette ».

Elle se jeta sur sa chaise-longue, attira une couverture de renard, s'enveloppa dans la fourrure soyeuse... Elle la rejeta très vite ; elle étouffait.

A ce moment, une averse battit les vitres ; le vent se calma ; dans le ciel lavé, les nuages se dispersaient.

Armelle soupira ; son malaise s'apaisait ; elle respirait plus aisément. Un sourire étira ses lèvres fraîches. Elle murmura :

— Je ne me savais pas aussi nerveuse ; j'ai failli perdre connaissance. J'ai trop travaillé,

tes temps-ci. Un long après-midi de repos me remettra d'aplomb. J'en ai besoin.

Elle atteignit sa corbeille à ouvrage, prit une tapisserie commencée ; un sac de théâtre qu'elle brodait au tambour, choisit parmi les écheveaux la soie nécessaire, enfila son aiguille, fit quelques points.

Aussitôt, son imagination l'emporta vers cette Amérique lointaine, où sa petite sœur prolongeait son séjour.

Armelle ne connaissait ni le Pérou, ni la famille de sa belle-mère. Constamment entraînée vers un plaisir nouveau, Josselyne n'avait pas le loisir de décrire la contrée fabuleuse et ceux qu'elle y rencontrait. Ses lettres hâtives ne donnaient aucun détail. Elle racontait seulement ses succès mondains, citait les personnes rencontrées et demandait une prolongation de séjour.

L'humeur des Morellos s'était adoucie. Ils la voyaient d'un œil moins hostile et cherchaient à la marier dans leur milieu. La baronne s'en réjouissait et la comblait de cadeaux. Elle promettait d'enrichir sa corbeille d'une parure de béryls d'un prix inestimable.

Jamais un mot de regret pour la grande sœur abandonnée en Gascogne. Quand elle y pensait, elle ajoutait simplement :

« Je ne me tourmente pas à ton sujet. La gloire t'environne et suffit à te combler. Si j'étais à la Chênaie, nous nous verrions à peine. Je te connais. Tu te plais dans la solitude, entre ton violon et ton piano. Je périrais d'ennui dans la maison. Au travail qui ne m'attire

guère, je préfère la danse, le sport, le cheval. Je suis une écuyère de premier ordre, dit-on... »

Tous ses messages étaient sur ce ton parfaitement égoïste, et Armelle s'en désolait. Elle connaissait trop le monde pour attendre de la petite Josselyne des démonstrations de gratitude.

Adulée par son père, encensée par ses amies anglaises, flattée par les Péruviens, l'enfant avait cent raisons de se croire irrésistible, et de s'occuper d'elle-même d'abord. On avait trop vanté sa beauté, son charme, sa démarche ailée ; elle en profitait pour se croire une merveille. La compositrice se demandait parfois si elle avait eu raison de consentir au voyage de sa pupille. Cette enfant, déjà indépendante, avait pris, là-bas, des habitudes fâcheuses.

Elle eut un geste lassé, planta son aiguille dans le canevas, ferma les yeux, réfléchit un moment.

« Non, elle n'avait pas eu tort de permettre à Line de retrouver ces parents de sa mère. L'empêcher de s'embarquer eût été arbitraire. Sa conscience ne lui reprochait rien. Si la Providence voulait que l'enfant s'établît au Pérou, Armelle s'inclinerait. L'âme en déroute, le cœur brisé, elle donnerait son consentement de tutrice... mais elle serait longtemps avant de se résigner au départ de sa petite sœur.

La pendule sonna cinq coups.

Une main légère heurta contre la boiserie. Le visage souriant de Mme Hurault se montra ; elle s'enquit :

— Où dois-je faire servir le thé ?

— En bas, comme d'habitude, je vous prie. Un élan spontané la poussa vers la vieille femme. Affectueusement, elle ajouta :

— Pauvre Bonne-Amie, je ne suis pas une compagne agréable. Je vous laisse seule, à présent que mon cousin n'est plus là pour égayer mon vieux manoir. Je voudrais vous parler davantage ; cela m'est difficile. J'ai tant à faire.

La gouvernante hocha la tête pour avouer :
— Les heures sont longues, c'est vrai.., monotones aussi : j'ai beau multiplier les occupations, il me reste des loisirs. Le soir surtout, lorsque vous faites de la musique.

— Vous vous ennuyez ?

— Un peu.

La musicienne affirma :

— Cela passera, je vous assure, quand Rosen sera là.

— Oui ; mais reviendra-t-elle ?

— Sûrement. Je lui accordé un mois encore, le dernier. Je compte sur elle, le 15 mars.

Elle eut un clair sourire, pour ajouter :

— A ce moment, vous regretterez peut-être votre calme actuel.

La veuve ne répondit rien. Intérieurement, elle protestait.

Rosen débarqua un beau matin, sans crier gare. Elle devançait la date fixée, et donnait pour prétexte l'animosité renaissante des Morellos.

Ils avaient repris leur première manière. Elle s'était rebiffée. Des paroles regrettables avaient été prononcées ; rien ne l'avait retenue. Elle

était partie. A présent, elle se réjouissait de sa décision. La France était le plus beau pays du monde ; la Chênaie un séjour enchanté ; sa sœur la meilleure des tutrices.

L'histoire n'était pas exacte.

Si les Morellos avaient en effet retrouvé leur ton agressif, leur air pincé, ils n'étaient pour rien dans la fuite précipitée de la petite d'Oranges.

Celle-ci, dont la volonté était de conclure au plus tôt un très riche mariage, avait jeté son dévolu sur un diplomate britannique, en mission à Lima. Josselyne l'avait rencontré à Londres ; ils avaient passé deux mois d'été chez des amis communs, et se connaissaient bien.

Lorsque le hasard d'un bal officiel les rapprocha, au Pérou, ils reprirent leur camaraderie ancienne. On les rencontra ensemble sur la plage et dans les tea-rooms à la mode ; à cheval et sur mer. Une nuit, entre deux rumbas, Ronald Cowley parla de mariage.

L'anglais était un des plus grands seigneurs de l'empire britannique. Son père, le marquis de Warenford possédait un district entier. La recherche du jeune lord éblouit Josselyne. Sans hésiter, elle accepta. Le prétendant se retira pour câbler la nouvelle à sa famille et solliciter son agrément ; émerveillée, la petite française rêva à son futur accoutrement de pairesse, aux joyaux de la corbeille, à ses fastes prochains.

Pendant ce temps, le fiancé réfléchissait. Il connaissait de longue date la maigre dot de Line et ses goûts dispendieux. Il la savait à la charge de sa sœur aînée. Jamais le vieux gen-

Nieman ne consentirait à une alliance aussi disproportionnée. Il était riche, certes, mais des charges énormes grevaient son budget. Une femme pauvre les accroîtrait. Il s'était engagé trop à la légère. Dieu merci, la bague n'était pas donnée ; aucun témoin n'existait de la promesse... Il comprit.

Dès le matin suivant, ce fut chose accomplie. Il devait retrouver Josselyne sur la plage. Il s'y rendit, la mort dans l'âme, mais absolument déterminé à en finir. En quelques phrases, il rétracta ses paroles de la veille. Il n'avait pas le droit de s'engager. Le marquis avait disposé de lui. Il était sans ressources personnelles ; son père le tenait à sa merci. S'il eût été libre et assez argenté personnellement, il eut joyeusement épousé la délicieuse poupée de France.

La jeune fille fut consternée. Son magnifique rêve s'envolait. Les doigts crispés sur le manche de son ombrelle, elle demeurait immobile.

Etonné de son silence, Ronald multipliait les regrets. Quand il se tut, elle déclara simplement :

— Comment, cher ami, vous pensiez encore à cette aventure ? Vous aviez pris au sérieux ces propos de fin de bal ? Pour ma part, je n'y ai plus pensé. Jamais je ne deviendrai la compagne d'un étranger... Je n'imiterai point mon pauvre papa, et ne me marierai pas hors de France.

Le lord écarquilla de grands yeux. Disait-elle vrai ? Sans doute, elle souriait si gentiment ! Elle poursuivit :

— Notre tête-à-tête a assez duré. Il provoque

la curiosité des bonnes âmes occupées à nous regarder. Si vous voulez, nous nous séparerons. Adieu !

A la fin de la semaine, la jeune fille annonça son départ. Elle ne pouvait retarder davantage. En un tournemain, elle boucla ses caisses, retint sa cabine sur un paquebot, et quitta ce pays où elle était arrivée, un an plus tôt, avec l'intention secrète de ne plus en sortir.

Depuis une semaine, elle était réinstallée à la Chênaie, et ses rires emplissaient la maison. Cent fois par jour, elle clamait son allégresse d'être enfin dans son pays, de revoir sa chère grande, les arbres du parc...

D'abord amusée par son babil d'oiseau, Mme Hurault commençait à pleurer son repos perdu. La pauvre femme n'avait plus un instant de répit. Elle était constamment sur les routes avec la nouvelle arrivée. La voyageuse n'avait rien à se mettre, il lui fallait des toilettes neuves, et visitait des fournisseurs, à Toulouse, à Bordeaux.

Entre temps, elle geignait :

— On gèle dans ces bois. Chez ma tante, là-bas, il faisait beau sans cesse ; le ciel restait bleu. Ici, le vent souffle... Quelle horreur !

Elle parlait avec enthousiasme de ce « pays de rêve », étalait avec complaisance les bijoux, les dentelles, les fourrures, dont sa famille péruvienne l'avait comblée, mais gardait le silence sur le reste.

Elle avait tout oublié, d'ailleurs. Elle était si futile et fantasque ! A tout propos, elle écla-

tait en cascades de rire, chantait à plein gosier des romances sensibles, en s'accompagnant sur la guitare, ou pleurait à chaudes larmes, sans savoir pourquoi.

Elle avait entrepris de réveiller la vieille maison, et Armelle la laissait faire. A peine débarquée, elle s'inquiétait des personnes à voir dans la région.

— Tu vis en oursonne, disait-elle à son aînée. A quoi te servent la beauté, la fortune, le talent ? A rien, ma foi ! Une mansarde sous les toits, un piano, un violon, et une table avec beaucoup de papiers te combleraient.

Mme Hurault appuyait. L'enfant gâtée revenait à la charge. Lasse de refuser, la compositrice consentit à recevoir.

CHAPITRE V

Pour le bon plaisir de Josselyne, Mlle d'Oranges modifia complètement sa façon de vivre. On la rencontra partout ; on l'aperçut dans les châteaux voisins ; elle suivit les chasses à courre ; elle reçut le « gratin » de la province ; quelques Parisiens notoires, témoins de ses débuts, des notabilités étrangères de passage.

Pour les dix-huit ans de sa sœur, elle donna un grand dîner ; au moment de Pâques, quand le pays fourmillait de jeunesse, elle offrit un goûter de têtes ; plus tard, elle prit un jour : le jeudi, et fit danser.

Josselyne exultait. Jamais elle ne s'était autant amusée ; elle ne regrettait plus ni les Morellos, ni Lima ; et puis, la célébrité de son aînée rejaillissait sur elle et lui faisait une petite publicité.

Quand les deux jeunes filles entraient dans un salon, tous les regards convergeaient vers elles. Les hommes se faisaient présenter à la compositrice ; les femmes détaillaient sa toilette, la jalouaient aussi.

La cadette retrouvait en Gascogne ses succès de Londres et du Pérou. Une cour de soupirants l'entouraient. Dans les fêtes, où la conduisait Armelle, elle triomphait. Aucune n'avait autant de charme ; nulle ne dansait aussi bien ; elle était la meilleure écuyère ; championne de tennis, de hockey, de golf, elle ne connaissait pas de rivales.

Au retour, dans l'automobile, elle bavardait avec Mme Hurault. La bonne créature, dont le ravissement croissait à chaque réception nouvelle, était la mieux informée de l'arrondissement.

Josselyne la questionnait sur les personnes rencontrées, sur leur fortune, leurs alliances, voulait tout savoir, tout connaître, exigeait des précisions.

Sa tutrice s'en étonnait.

— Comme tu es curieuse, chérie ! Je me demande en quoi la situation de ces gens peut t'intéresser ? Pour ma part, jamais l'idée ne me viendrait de m'informer de leurs ressources.

— Le contraire me surprendrait. Les humbles mortels sont si peu de chose pour toi... tu ne les aperçois même pas. Je suis très différente... et dois me documenter pour éviter les fâcheuses gaffes.

Bonne-amie approuvait. La chère enfant avait raison : la société est tellement mêlée ! Dans

les cercles les plus étroits, on rencontre des brebis galeuses. Une jeune fille ne saurait être trop prudente.

Et, sans prendre le temps de respirer, elle transmettait les indications recueillies pendant la journée.

Josselyne enregistrait les moindres détails et réglait sur eux son attitude. Suivant leur état social, elle évinçait les uns, se rapprochait des autres, et redoublait d'amabilité envers les plus estimés.

Avec une persévérance sans seconde, la petite suivait son plan. Elle voulait épouser, au plus vite, un garçon très riche, échapper à la tutelle d'Armelle, et se diriger à son gré.

Cette enfant rose et blonde, au sourire ingénu, était rouée comme un clerc de procureur. Un seul objectif l'attirait : être libre, dépenser à sa guise, sortir seule, habiter Paris, ne rendre compte de ses actions à quiconque, surtout.

Les trois femmes passaient parfois devant Combe-Rousse. Josselyne savait quel en était le propriétaire. Elle connaissait l'amitié profonde qui l'unissait à sa sœur. Mme Hurault parlait fréquemment de ce cousin, beau et riche comme un prince de légende, et tellement aimable !

Quand on longeait la clôture du domaine de l'absent, la curieuse ne manquait jamais de se pencher à la portière de la voiture, et de regarder le gracieux Palazzo, construit dans le goût des villas italiennes, et dont les volets clos prouvaient l'abandon.

M. de Serval apparut un après-midi, sans s'annoncer. Il avait maigri : son beau visage s'était creusé. Quand il aperçut Armelle, ses regards s'enflammèrent. Il courut à elle, la main tendue.

— Je vous trouve pâli, observa Mme Hurault. Etes-vous malade ?

— De violents accès de paludisme m'ont rendu à la chambre tout le mois dernier. L'air de nos pinèdes me remettra.

La musicienne présenta sa sœur. Lyne fit la révérence, puis ajouta :

— Je désespérais de vous connaître, monsieur mon cousin ; cela me désolait... Songez donc : le seul homme de la famille !

Il sourit. La boutade de la jeune fille l'amusa. Comme elle servait le thé, il raconta son voyage. Lord Disgrave était hors d'affaire ; mais on avait tremblé pour lui. Il refusait de se soigner, de s'alimenter, de suivre les prescriptions de la Faculté. Pendant des semaines, ses amis avaient lutté pied à pied contre son inertie. Grâce au ciel, ils avaient pu lui redonner le goût de vivre. Mlle d'Orcanges en jugerait. Richard était en route pour le rejoindre. Dans un mois, au plus tard, il aurait la joie de l'introduire à la Chênaie.

Josselyne battit des mains. Elle connaîtrait un lord, jeune et agréable ! Rien ne pouvait lui être plus sympathique. Sans doute, l'ami de son cousin était fastueux et excentrique...

Baudouin la détrompa. Son camarade était très raisonnable. Les britanniques extrava-

gants étaient bons pour les vaudevilles ou les opérettes.

La jeune fille fit la moue.

— C'est bien dommage, fit-elle ; j'aurais tant voulu...

Elle s'interrompit, s'absorba dans la confection de la citronnade du voyageur, la lui offrit avec un beau sourire.

Il la remercia du bout des lèvres. Tourné vers Armelle, il disait la beauté d'Athènes, ses courses dans la campagne grecque, sous les oliviers grêles. Pendant une heure, il parla, sans arrêt. Quand il eut tout dit, il désira d'entendre les œuvres nouvelles de sa cousine.

Tirée de son ravissement, celle-ci s'excusa.

— Depuis le retour de Lyne, je n'ai rien fait, ou presque ; nous circulons sans cesse. Cependant, ma fameuse sonate est chez l'éditeur. On répète l'*Oratorio* chez Colonne.

— Et maintenant ?

— Je mets au point le projet de drame lyrique dont je vous ai parlé. Cette légende corse, si curieuse, vous savez ?

Il n'avait pas oublié. En longeant les côtes de l'île de Beauté, il s'était remémoré cette histoire tragique. Elle fournirait la matière d'un merveilleux scénario.

Josselyne n'avait pas l'habitude d'être négligée. L'attitude du comte la dérouta. Pour la première fois, un homme demeurait insensible à sa beauté. Elle ne put tolérer tant d'indifférence, se jeta au milieu de l'entretien et gémit :

— Vous êtes gentils, tous les deux, avec vo-

tre musique, mais vous m'oubliez, et je m'ennuie. Je ne suis pas une savante, moi ; les thèmes sérieux me fatiguent.

Comme Baudouin la dévisageait, elle appuya :

— Je suis une ignorante, et m'en fais gloire. Une femme n'a pas besoin de savoir tant de choses pour... pour... pour être aimable.

Il y eut un silence ; elle le rompit pour déclarer :

— Et puis, vous savez, mon cousin, les choses ont changé, céans. Le règne du tête-à-tête, des concerts violon et piano est fini. A présent, on s'amuse, on rit. Le phono remplace le Pleyel.

Elle s'interrompit brusquement pour demander :

— Dansez-vous la rumba, la biguine ?...

Au grand étonnement d'Armelle, le jeune homme fit un geste affirmatif. Il avait appris ces pas nouveaux à Venise, et les trouvait divertissants.

L'évaporée battit des mains.

— Quel bonheur ! Nous les répéterons ensemble, ce soir même, bien entendu. Vous resterez à dîner, et jeudi prochain, nous « épaterons » les foules.

D'un coup d'œil, le voyageur consulta Mlle d'Orcanges. Celle-ci approuva :

— Ne vous faites pas prier, mon ami ; nous sommes si contentes de vous avoir.

Le maître d'hôtel emportait le plateau.

Armelle se leva.

— Voulez-vous descendre avec moi jusqu'à

l'oratoire, dit-elle ; je vous montrerai la nouvelle pépinière.

Elle prit son bras, puis l'entraîna vers la pinède témoin de leurs rêveries anciennes.

Silencieux et grave, M. de Serval admirait les avenues grandioses, la rivière bavarde, le pont suspendu. Il s'arrêta tout à coup pour remarquer :

— Votre petite sœur est exquise.

— Oui, n'est-ce pas ? et si enfant encore ! Un baby, presque ; elle s'amuse d'un rien.

— Son séjour à Lima ne l'a pas mûrie ?

— Pas du tout. J'espérais la trouver assagie. Hélas ! elle est aussi futile, aussi poupée moderne.

— Aussi enfant gâtée ?

— Certes !.. Il ne saurait en être autrement. Mon père ne voulait pas l'entendre pleurer ; il volait au-devant de ses caprices. Au Sacré-Cœur, elle menait maîtresses et compagnes par un fil de soie. Après, elle est partie pour l'Amérique. Sa tante l'a dorlotée, choyée. J'ai suivi la loi commune.

Il y eut un nouveau silence. Baudouin le rompit pour observer :

— Ce sera parfait... tant que vous serez libre. Un jour viendra où vous comprendrez que l'harmonie, le contre-point, la fugue... le reste, ne sont pas tout. Une femme d'élite, comme vous êtes, ne doit pas gâcher sa jeunesse en travaux intellectuels, mais remplir son rôle, celui pour lequel Dieu l'a créée... qui n'est pas d'aligner de petits signes noirs sur du papier, mais d'être épouse, mère.

Il s'arrêta. Adossée au tronc d'un arbre, Armelle l'écoutait, attentive. Un peu de rose vif tachait ses joues. Elle répondit :

— Je ne renonce pas à fonder un foyer, mon ami. A la vérité, je n'ai guère eu le temps d'y songer jusqu'ici. Quand j'étais pauvre, Je luttais âprement pour arriver. J'avais charge d'âme, une sœur à établir. Je voulais lui faire la part très belle. Tout à coup, la fortune m'a accablée. Je sors à peine du deuil qui m'a donné cette maison, ce domaine, ces trésors, dont je n'avais jamais escompté la possession.

Elle se tut ; ils se remirent à marcher. Baudouin affirma :

— Aucun mari ne tolèrera, entre sa femme et lui, un tiers aussi remuant. Croyez-moi, très chère, hâtez-vous de marier cette petite agitée.

— Cela ne sera pas difficile ; on m'a pressentie déjà ! Les partis ne convenaient pas : j'ai refusé.

— Elle a de la fortune ?

— Mon père nous a laissé trois cent mille francs, je les doublerai sur mes économies. La volonté de Mlle de Sauveroché ne me permet pas de faire davantage. J'ai les mains liées par son testament. La pauvre femme détestait Joselyne ; elle s'est montrée injuste et sévère jusqu'au bout.

M. de Serval la considéra. Elle allait lentement, souple et gracieuse dans sa robe de crêpe blanc, tout unie. Un compliment faillit échapper à ses lèvres ; il le retint. Armelle n'était pas femme à le supporter.

A ce moment, elle déclarait :

— Naturellement, je suis prête à l'héberger, ici, avec son mari, ses enfants ; je lui ferai des cadeaux. Mais ces... largesses ne pourront figurer au contrat. Cela me navre, j'y pense souvent, puis je me rassure. Lyne est assez délicate pour conquérir un garçon renté et disposé à se contenter du peu dont il m'est permis de la gratifier !

— C'est certain !

Ils atteignaient l'oratoire. Armelle se prosterna ; son cousin s'agenouilla à sa droite. Des minutes passèrent.

La tête dans ses mains, la jeune fille demandait à Dieu la réalisation de son rêve. Tout à l'heure, quand le comte parlait mariage, son cœur bondissait ; elle avait cru l'aveu prêt à éclore sur ses lèvres. Elle s'était trompée ; les propos du voyageur n'étaient pas basés sur ses sentiments, mais sur l'intérêt qu'il lui portait.

Quand elle se releva, la nuit tombait sur le parc. Un air parfumé de résine flottait alentour. Baudouin le huma.

— Nulle part au monde, je n'ai été aussi bien. L'arôme résineux de nos pinèdes est le plus vivifiant du monde. Il est devenu nécessaire à mon équilibre ; je ne saurais m'en passer.

Armelle ne répondit rien.

Bonne-amie et Josselyne les attendaient sur le perron. La petite avait changé de toilette. Des volants de tulle rose l'entouraient d'un nuage. Un fil de perles luisait à son cou.

— Comme tu es belle, chérie ! remarqua l'aînée. Ma pauvre tunique a l'air d'un sarreau, à côté de ta splendeur vermeille !

Mme Hurault soupira :

— Je lui ai défendu de s'habiller. M. de Serval est en veston, alors... Elle n'a rien voulu entendre.

— Les hommes sont toujours bien, coupa la coquette. Et puis, nous fêtons le retour de Baudouin, alors... j'ai mis ma plus jolie robe. Je ne le regrette pas.

Le dîner fut très gai. Lyne babilla comme une pie borgne. Avec un entrain endiablé, elle évoqua l'Amérique, Lima, ses richesses. Quand ses voisines de table tentaient de placer un mot, elle précipitait son débit. Au second plat, Mme Hurault et le comte s'amusaient franchement.

Armelle les considérait, une tristesse dans les yeux. Ce retour, dont elle s'était complue à prévoir les péripéties, différait singulièrement de son rêve. Ah ! elle était bien loin du recueillement affectueux, des confidences murmurées dont elle avait, par avance, savouré la douceur. Les cris, les rires, les exclamations bruyantes en faisaient une rencontre banale.

Ahurie, désorientée, incapable de partager l'allégresse de ses hôtes, elle se taisait.

La soirée devait être plus pénible encore. Josselyne ouvrit le gramophone, choisit des disques de jazz, incohérents et saccadés, puis exigea que M. de Serval dansât avec elle les pas dont elle comptait éblouir ses invités du jeudi.

A minuit, Mme Hurault se leva ; le comte prit congé.

— Je vous ai à peine vue, ma cousine, dit-il à Armelle.

Elle l'interrompit :

— Vous vous êtes amusé ?

— Certainement !

— Ne regrettez rien, alors.

Penchée sur la rampe du perron, Lyne le regardait partir. Gaîment elle cria :

— A demain !

Du salon, Mlle d'Orcanges appelait :

— Prends garde au serein, petite fille. Les nuits de mai sont fraîches.

L'enfant obéit. L'aînée ajouta :

— Tu es exténuée, je suppose ? tu t'es démenée à plaisir. Si tu employais à orner ton esprit le quart de la bonne volonté que tu gâches à comprendre ces.. pas... tu serais une femme supérieure.

— A quoi cela me servirait-il ? A rien, je t'assure ; les lauriers réservés aux intellectuels me laissent froide. La vie est trop courte pour l'user en travaux abrutissants.

— Notre cousin à l'horreur des flous-flous, il devait être au supplice. A l'avenir tu te souviendras qu'il vient en Gascogne pour se reposer.

Un éclat de rire fusa des lèvres de la petite.

— Lui ? Allons donc ! c'est trop drôle, en vérité !

— Pendant des mois il a vécu à Combe-Roussé, dans une retraite rigoureuse.

— Naturellement, il rentrait d'Asie ; le climat l'avait anémié. A présent il est solide.

— Il a beaucoup maigri.

— Peut-être, en tout cas, il ne veut plus vivre en fossile. Les travaux, les manuscrits... Pftt ! Il n'en est plus question... Oui.. il me l'a dit en bostonnant, et cent choses du même genre, et dont tu serais épouvantée, si je les répétais.

Elle se pelotonna sur un coussin, aux pieds de l'ainée, puis ajouta :

— Ma pauvre grande, je t'admire de tout mon cœur ; mais tu ne sais rien de la vie. Les hommes, à part de très rares exceptions, vont à ce qui les amuse. La science, l'érudition ? c'est bon pour les féministes laissées pour compte, les gentilles frimousses, le babil frivole, les petits êtres spontanés, futiles comme je suis n'ont pas besoin d'un tel bagage pour plaire. Il leur suffit de se montrer, de sourire.

Elle se mit debout, glissa ses bras frais et ronds autour du cou de l'ainée, écrasée par ses aveux, puis murmura :

— Rassure-toi, Army chérie, je n'importune point notre cousin, au contraire, il est ravi de m'avoir trouvée ici. Il ne cessait de le répéter en dansant.

Elle s'interrompit, consulta la pendule, poussa un cri d'effroi :

— Minuit quarante ! C'est de la folie ! Je serai fraîche demain.

— Demain ? questionna la châtelaine.

— Eh bien oui.. J'ai rendez-vous avec Baudouin à dix heures, au Chêne fourchu.

— Pourquoi ?

— Pour comparer nos chevaux. Son cob est parait-il, un sauteur de classe ; cependant, je

ne le crois pas capable de lutter avec « la Paiva. »

Sa sœur eut un geste excédé.

— Monte vite, mon trésor, et dors bien.

Comme la petite s'enfonçait dans les profondeurs du hall, elle compléta :

— Hélas ! elle a raison ; les femmes de ma sorte sont vénérées, admirées, mais pas aimées.

Un désespoir infini était en elle. Comme elle s'était trompée ! Ce parent dont elle admirait le sérieux était un homme, comme les autres.

Une colère sourde la prenait à l'idée de sa folie ; elle avait été joliment imprudente de s'attacher aussi vite à ce cousin dont elle ne savait rien ou presque, et la déception n'était pas assez forte pour tuer son amour.

...Au loin, une cloche tinta.

Mlle d'Orcanges se mit debout. Elle était stupide, vraiment, de rêvasser ainsi, il fallait réagir.

Elle traversa le hall, s'approcha du piano, souleva le couvercle. Ses doigts effleurèrent les touches. Elle s'assit devant l'instrument, se recueillit, puis retenant sa voix pour ne pas troubler le repos de la maison endormie, elle chanta :

L'amour s'est enfui...

CHAPITRE VI

De ce jour M. de Serval ne quitta plus la Chênaie. Il y vint le matin, à midi, le soir pour dîner. Après le repas, le phonographe faisait rage ; les tangos, les rumbas, les pas exotiques aussi.

Armelle n'échangeait plus dix paroles avec son cousin. Jamais ils ne se trouvaient tête à tête. Si par hasard ils entamaient une discussion sérieuse, Lyne intervenait, s'emparait du comte et ne le lâchait plus.

Il était complètement asservi. La petite ne l'importunait plus, au contraire ; son rire, ses cris semblaient indispensables à son équilibre. Fière de son succès, celle-ci multipliait les extravagances. Elle s'était mis dans la tête d'apprendre à conduire une auto, et s'exerçait dans la voiture de Baudouin. Sous prétexte de leçons,

elle emmenait le jeune homme très loin, sur une route unie et lisse comme une piste, l'y retenait des après-midi entiers.

Au bal, elle dansait uniquement avec lui, s'isolant dans les coins, pour bavarder ; se penchant à son oreille pour chuchoter des niaiseries.

Armelle en concevait une profonde amertume. Quand elle entendait son parent discuter chiffons ou danses, elle s'indignait. Cet homme qu'elle avait aimé pour son intelligence, ses qualités solides, se révélait soudain banal et futile. Avait-elle pu se tromper à ce point ?

Le mois de juin passa, torride, juillet entama sa course. Les goûters hebdomadaires de Mlle d'Orcanges devinrent de véritables raouts. On y courait de dix lieues à la ronde. Elle accueillait chacun avec son beau sourire grave, trop mélancolique peut-être, mais si charmant, et mettait tout le monde à l'aise.

M. de Serval l'aidait à recevoir ; sa parfaite connaissance de la société provinciale faisait de lui un auxiliaire précieux. Entre le comte et Bonne-amie « l'illustre musicienne » n'avait à se préoccuper de rien.

Un jeudi, les habitués avaient dansé, couru, dévalisé le buffet sans que Baudouin se montrât. Josselyne trépignait de fureur. Jamais entre son cousin ne s'était mis en retard, au contraire, il arrivait toujours le premier.

A chaque instant, les longs yeux verts de l'enfant se tournaient vers l'allée de sycomores qui reliait Combe-Rousse à la Chênaie. Hélas ! la

silhouette connue ne se profilait pas sur le sable. Qu'avait-il pu lui advenir ?

Il apparut enfin, un peu après six heures. Vivement, il traversa la pelouse, se dirigea vers l'entrée des charmilles où la châtelaine se tenait, près des douairières, et s'excusa :

— Pardonnez-moi, très chère. Lord Disgrave est arrivé ce matin, comme je m'habillais pour vous rejoindre. J'ai voulu l'amener ; il n'a pas consenti ; il redoutait de se montrer indiscret. Alors je suis parti, en éclaireur. Si vous daignez l'accueillir, comme je l'espère, je lui téléphonerai.

Armelle eut un beau sourire.

— Appelez-le bien vite, dit-elle, nous serons ravies de le connaître, votre meilleur ami est déjà nôtre.

Le comte s'éloignait poursuivi par Josselyne, avide d'explications. La compositrice renseignait ses hôtes sur la personnalité du noble Anglais. Tout le monde se réjouit de le rencontrer...

Quelques instants plus tard, Baudouin et son ami débouchèrent de l'avenue. Armelle se leva. En quelques paroles, elle exprima le plaisir qu'elle avait de recevoir le camarade préféré de son cousin, invita l'étranger à s'asseoir, et l'entretien reprit.

Les yeux tournés vers le nouveau venu, Mlle d'Orcanges l'étudiait. Il était beau, grand, mince, blond, mélancolique et parfaitement distingué. Il parlait peu, simplement quand il avait à répondre, et sa voix très douce, un peu voilée, avait des tonalités ardentes et graves.

Armelle était trop sensible à l'harmonie des sons pour demeurer indifférente à la séduction de cet organe. Pour l'entendre encore elle interrogeait le visiteur, lui posait mille questions sur la Grèce et la Turquie. Il satisfaisait sa curiosité avec une bonne grâce parfaite et se montrait touché de l'intérêt que la jeune fille lui témoignait.

Il connaissait les œuvres de la « belle compositrice » en fit une analyse savante, Baudouin l'avait initié à leur splendeur. Il ne connaissait rien de plus poignant que l'*Adagio de la Sonate en fa dièze mineur*.

Mlle d'Orcanges le conduisit au buffet, puis comme ses hôtes se dispersaient, elle l'invita à dîner.

En attendant la cloche du repas, M. de Serval et son ami se promenèrent sous les quinconces. Lyne venait de remonter pour changer de toilette ; Armelle s'était enfermée chez elle, avec une migraine naissante.

Le parc était silencieux et calme, les deux jeunes gens ne parlaient plus. L'Anglais observa soudain :

— Votre cousine est charmante, *my dear*, c'est un être rare... Il n'y a pas moyen de s'ennuyer près d'elle.

— Elle est très bonne aussi.

— Je le crois. Si vos confidences à son sujet sont exactes...

— Pourquoi ?

— Héberger, défrayer, supporter l'intolérable linotte qu'est sa demi-sœur, est une action méritoire entre toutes.

— Comment pouvez-vous qualifier ainsi une enfant aussi délicieuse ? Josselyne est une perle fine... affectueuse, câline, tendre, toujours de belle humeur.

— Parfaitement égoïste et vaine surtout. Elle piétine les convenances avec un laisser-aller unique ; elle se moque de tout, critique, raille, juge... C'est affolant !

— Elle vénère son aînée.

— Vous ne le ferez croire à personne. Elle la flatte peut-être, afin d'en tirer le maximum ; quant à la chérir, c'est autre chose. Cette bonne femme aux regards suaves est dure comme une roche. Je l'étudiais tout à l'heure, quand vous la taquiniez ; ses lèvres souriaient, par contre ses prunelles lançaient des flammes.

— Vous exagérez.

— A peine...

Il y eut un silence, Baudouin le rompit pour émettre :

— Evidemment l'aînée est plus sérieuse, plus grave. Que voulez-vous ? Je préfère la cadette. Cette petite est un véritable rayon de soleil ; la joie faite femme.

Son ami l'interrompt.

— Pendant notre séjour à Athènes, vous parliez autrement.

— Mes idées ont évolué, depuis.

— Rapidement.

— Quand j'ai comparé, simplement.

Richard ne répondit rien. Il allumait une cigarette et suivait du regard la fumée qui s'en échappait. M. de Serval reprit :

— Faites confiance à Lyne : vous la comprendrez.

L'Anglais eut une moue dédaigneuse :

— Dieu m'en garde ! fit-il.

Son ami s'indigna :

— C'est du parti pris. J'ai été comme vous, d'abord. Ses rires, ses bavardages inconséquents m'agaçaient. Je songeais à repartir, pour ne pas la revoir. Eh bien, quelques heures plus tard, ma fâcheuse impression se dissipait pour faire place à l'enchantement le plus délicieux. Si vous ne vous buttiez pas, vous vous rendriez à l'évidence.

Son ami eut un geste vague, puis demanda :

— Alors vous êtes décidé ? Vous l'épousez ?

— Le mariage m'effraie !

— Réfléchissez avant de vous lancer dans l'aventure. Celle-là me paraît périlleuse, semée d'embûches ; à votre place, je voyagerais un peu avant de m'engager. Suivez mon conseil, et au retour demandez la main de l'aînée, ce sera sage.

Baudouin secoua la tête avant d'avouer.

— Si je me fiance, ce sera avec la petite.

— Quelle erreur.

— Mais non, mon vieux, nous nous entendons à merveille ; je la connais bien, ce n'est pas difficile, d'ailleurs. Elle se raconte à la journée, elle aime les déplacements prolongés ; je l'emmènerai au Thibet.

— Vous pouvez toujours l'espérer.

— Elle m'y suivra, j'en suis certain.

— Je parie le contraire.

— Nous verrons.

La voix s'était haussée, une colère dans le ton il trancha :

— Puisque nous ne sommes pas du même avis, n'en parlons plus. A quoi servirait de nous disputer ?

— A rien, sûrement.

Il y eut un nouveau silence. Irrité contre son camarade. M. de Serval s'amusait à pousser du pied les marrons encore verts, épars sur l'allée. Lord Disgrave remarqua :

— Votre décision décevra Mlle d'Orcanges.

— Pourquoi donc, grand Dieu ?

— Elle vous aime, et vous ne le voyez pas ; elle souffre aussi, c'est criant ; je n'ai pas mis longtemps à m'en apercevoir. Son sentiment est très naturel, en somme, vous êtes charmant, beau parleur, érudit, spirituel, et, quand vous n'êtes pas aveuglé par le flirt, capable de juger sainement les hommes et les choses. Cette femme supérieure a trouvé en vous son double, et alors, ma foi, elle s'est laissé prendre... Aujourd'hui, son cœur ne lui appartient plus.

Baùdouin haussa les épaules.

— Vous déraisonnez, *old fellow* ; pour une fois votre perspicacité se trouve en défaut.

Il prit un temps avant d'ajouter :

— Mlle d'Orcanges, l'aînée, pour parler comme les gens d'ici, ne tient à rien ni à personne, en dehors de la musique et de sa sœur. Ces deux tendresses, très exclusives, suffisent à remplir sa vie.

— Elle vous aime.

Le comte réprima un mouvement d'impatience.

— Certainement, comme un bon cousin ; elle goûte un plaisir de dilettante à faire de l'art avec moi... à discuter aussi, mais c'est tout. Mon mariage, si je m'y décide, la comblera ; elle sera heureuse de m'avoir pour frère. Elle gâtera ma femme, comblera mes enfants, pour le reste...

La cloche du dîner interrompit sa phrase ; ils se hâtèrent vers le manoir. Au bas du porron M. de Serval s'arrêta :

— Pas un mot de tout ceci, n'est-ce pas ? Je ne suis pas décidé... encore. Je puis changer d'avis.

— Dieu le veuille, soupira son ami.

Pendant la soirée, Lyne accapara le comte. Sous prétexte de lui montrer un recueil de contes irlandais, elle l'entraîna dans la bibliothèque, et l'y garda jusqu'à minuit.

Au salon, Armelle et Richard jouèrent à quatre mains du Chopin et du Litz. L'Anglais était un pianiste remarquable ; et la jeune fille s'émerveilla de son talent... Quand ils eurent assez déchiffré, Mlle d'Orcanges chanta *Tristesse*.

Lord Desgrave était sous le charme. Il trouva pour exprimer son admiration des termes qui allèrent droit au cœur de son hôtesse. Elle sortit de sa réserve pour l'en remercier. Une aimable causerie s'ensuivit. Quand Baudouin et sa compagne reparurent, l'Anglais parlait de son pays. Il disait sa vie solitaire et sauvage dans l'antique donjon ancestral... depuis... son terrible chagrin. De la morte, éternellement regrettée,

il ne parlait pas, cependant Armelle sentait son ombre chère planer alentour...

Comme le jeune homme et sa femme avaient dû s'aimer !

Armelle avait rêvé d'une union semblable où le cœur et l'esprit, étroitement liés, se confondraient, où les pensées communieraient aux mêmes instants... Hélas ! Son espoir était une chimère, son désir un mirage. Celui dont elle plaçait si haut la valeur morale, la dignité, la persévérance, était un fantoche changeant et frivole, influençable et sans prestige.

Elle croisa ses mains sur la soie molle de sa jupe. Ses larges yeux résignés se fixèrent sur Josselyne et Baudouin, debout dans l'embrasure de la porte. Elle vit leur sourire léger, leurs prunelles brillantes, leurs doigts unis... Une douleur intime broya son cœur ; un soupir souleva sa poitrine. Elle pensa :

« Comme il est terrible de se tromper ! »

CHAPITRE VII

Dans le grand salon aux stores abaissés, aux fenêtres ouvertes, Armelle chantait, pour plaire à Bonne-amie, la romance célèbre :

« Il était un roi de Thulé. »

Sensible et démodée, la vieille dame était dans le ravissement. Pour mieux écouter, elle avait ôté ses lunettes, et battait la mesure d'un petit mouvement du menton tout à fait réjouissant.

A sa gauche, sur une table volante, lord Richard alignait les cartes d'une patience. Josse-lyne et Baudouin se promenaient.

La cantatrice lança la dernière note, puis se leva.

Mme Hurault observa :

— C'est trop triste, chérie. Je ne sais pour-

quoi vous vous obstinez à étudier ces airs lugubres. Dans mon jeune temps, on choisissait un répertoire facile, aimable. Si vous le désirez, je vous donnerai des titres.

Mlle d'Orcanges l'interrompt :

— Ne pleurez pas... j'apprendrai des chansons à votre goût. Pour l'instant, je préfère prendre l'air. On étouffe ici ; l'atmosphère est chargée d'orage...

Elle se glissa dans l'entre-baîllement de la fenêtre, s'assit sur le perron, considéra le jardin où le crépuscule semait ses voiles mauves...

La cloche de l'église voisine sonna.

— L'Angelus, murmura la compositrice.

Elle se signa, se recueillit un peu.

Un rire tendre comme un roucoulement de colombe l'arracha à sa méditation. Elle se redressa. Un soupir d'allègement souleva sa poitrine.

— Les voilà ! enfin ! murmura-t-elle.

Josselyne bondissait sur la terrasse, se jetait à son cou, puis expliquait :

— Nous sommes en retard ; pardonne, ma grande, je ne changerai pas de robe... Imagine-toi, je voulais cueillir des cèpes... Baudouin m'a mise au défi d'en trouver... J'ai relevé le gant.

La mine piteuse, elle avoua :

— Il n'y en avait pas. Depuis, ce vilain personnage se moque de moi ! Il fait trop sec... paraît-il.

— Certainement, mon petit.

— Je l'ignorais.

Elle se précipita en trombe dans la maison...

La soirée fut moins gaie que d'habitude. Une

chaleur écrasante rendait les salons inhabita-
bles. Après le café, les convives se répandirent
au dehors. Lyne voulut faire le tour de l'étang.
A cette heure, il serait beau à voir...

Le comte lui offrit son bras.

— Je vous accompagne, dit-il...

Ils dévalèrent les degrés.

Armelle demeura seule. Lord Disgrave la re-
joignit, très vite. Elle ne s'en aperçut pas. Ab-
sorbée, le regard vague, elle semblait horrible-
ment lasse. Une détresse infinie se lisait dans
ses yeux meurtris, sur son front pensif. Il eut
l'envie de lui crier sa pitié, son respect affec-
tueux ; il n'osa pas.

Le cœur serré, immobile, il admirait le beau
visage intelligent, le profil noble, les bandeaux
fauves de son hôtesse. A ce moment elle ob-
serva :

« L'orage est proche ; dans une heure, il ton-
nera. Ces imprudents ne s'attarderont pas au
fond du parc, j'espère ?

Elle rentra dans le hall, ouvrit son piano,
joua quelques mesures, s'arrêta, reprit sa mé-
lodie. Elle improvisait ; ses doigts couraient sur
les touches, comme des papillons blancs tachés
de rouge. Elle s'interrompit encore. On piéti-
nait sur la terrasse, un murmure confus s'y éle-
vait. Elle se dressa, sortit ; lord Disgrave la
suivait.

— Rassurez-vous, fit-il, Mlle votre sœur est
remontée ; elle discute avec Serval sur la porte
du fumoir.

Armelle la remercia d'un sourire. Adossée à
la muraille, les yeux baissés, les mains inertes,

Josselyne écoutait son cousin. Il parlait avec animation. Son visage sombre, où flambaient ses prunelles de jais, n'avait jamais été aussi beau.

Les paupières de Mlle d'Orcanges s'abaissèrent ; elle ne voulait pas les voir. La voix de Richard la fit tressaillir.

— L'orage s'éloigne, disait-il. La pluie ne sera pas pour nous.

— Tant pis !

L'entretien des deux jeunes gens avait pris fin ; ensemble, Lyne et le comte rentrèrent dans le salon.

Disgrave s'approcha de son ami.

— Il est temps de partir, dit-il.

— Déjà ? Il est moins de dix heures.

— Ta cousine est lasse. Cette température tropicale lui est insupportable.

— Vraiment ?

Il jeta un regard sur l'enfant blonde debout à son côté, puis soupira :

— Allons-nous-en, alors...

— Oui, dépêchons-nous. Dans un moment, il tonnera, j'en suis sûr. Je tiens à rentrer avant.

Le comte haussa les épaules, mais ne résista pas. Déjà, il baisait les mains de ces dames. Bonne-amie formula de touchantes recommandations de sagesse. Ils s'éloignèrent enfin.

Armelle et sa cadette sortirent sur le perron pour les regarder partir. Appuyées à la balustrade, elles demeuraient immobiles, sans un mot. Lyne était soucieuse. Mlle d'Orcanges songeait. Elle leva la tête soudain. Le visage anxieux, les traits tirés de la petite l'effrayèrent.

Elle demanda :

— Est-ce l'orage ou ton entretien avec Baudouin qui t'angoisse ainsi ?

— Je ne crains ni la foudre ni les éclairs.

— C'est ton cousin, alors ?

— Oui !

Son aînée reprit :

— Vraiment ?

— Il m'a demandé d'être sa femme.

Un silence se fit. Le cœur de la musicienne bondit. Elle pensa défaillir. Par un sursaut de volonté, elle se contint. Doucement, elle murmura :

— Et alors ?

— J'ai réclamé un jour... pour réfléchir. Au fond, je suis déterminée à accepter. Si je ne l'ai pas fait sur-le-champ, c'est par habileté ; il faut toujours se faire désirer, n'est-ce pas ? Demain, quand il arrivera, trépidant d'impatience, je dirai oui, bien gentiment. Il sera comblé.

— Et toi ? coupa l'aînée.

— Oh ! moi, tu sais, je m'en moque. Lui ou un autre...

— Tu ne l'aimes donc pas ?

L'enfant ouvrait de grands yeux.

— Où prends-tu cela ? Mais si, je lui suis très attachée. Il est beau garçon, attentif, riche. Avec lui, je n'aurai à craindre ni l'hostilité d'une belle-mère, ni la jalousie d'autres parents. J'ai besoin de beaucoup d'argent. Il m'en fournira.

Sa sœur l'écoutait, terrifiée. Cette gracieuse enfant, frêle et blonde, raisonnait comme une

coquette de quarante ans. Derrière son front si pur, dans ses larges prunelles d'émeraude, l'ambition, la cupidité s'amassaient. Elle dit faiblement :

— Baudouin mérite mieux, chérie. C'est un être d'élite. Il vient à toi, les mains pleines de ces trésors dont tu ambitionnes la possession, et prêt à te préserver, à t'entourer.

Lyne l'interrompt :

— C'est son devoir, ma grande. L'homme est créé pour assister sa femme, la combler...

Elle soupira avant de poursuivre :

— Essaie de comprendre, descends de ta tour, retombe sur la terre ; tu planes trop, pour notre époque. En épousant mon cousin, je fais un sacrifice ; j'ai dix-huit ans, il a presque le double. Pour une petite fille de ma sorte, il est un vieux monsieur ; je lui donne ma jeunesse. Il m'offre son argent ; nous sommes quittes.

Comme son aînée, de plus en plus épouvantée, demeurait silencieuse, elle poursuivit :

— Tantôt, Baudouin m'a initiée à ses projets d'avenir. Il se lancera dans la politique. Les amis parisiens l'y poussent ; il se présentera aux prochaines élections législatives. A ce moment, la présence d'une compagne mondaine élégante lui sera indispensable. Nulle ne le servirait mieux que moi. Je me plais à la lutte, au bruit ; je ferai campagne à ses côtés. Ce sera très amusant.

— Crois-tu ?

— Bien sûr, voyons. Je m'y vois déjà. Nous donnerons des fêtes populaires ; tous les partis voisineront. Et puis, nous habiterons Paris. A

ce sujet, je voudrais... tu pourrais...

Elle hésita avant d'achever :

— Ton hôtel du boulevard des Invalides est fermé ?

— Alors ?

— Tu nous le louerais peut-être ?... Oh ! pas pour rien, sois tranquille ; nous t'en donnerons un bon prix.

Mlle d'Orcanges se boucha les oreilles. Brusquement, elle trancha :

— Nous songerons à cela un peu plus tard.

L'indignation la paralysait. Sans ajouter un mot, elle rentra dans le salon. Il était vide. Madame Hurault était remontée.

Lyne l'avait suivie ; elle clama :

— Bonsoir, bonne nuit, ma grande.

Elle posa ses lèvres sur la joue de son aînée. Celle-ci l'attira, la serra tendrement contre elle, l'embrassa dix fois de suite, puis supplia :

— Chérie, ma chérie, je t'en conjure, réfléchis. Le mariage n'est pas ce que tu crois, mais un acte très grave, d'où découlent tous les bonheurs, toutes les peines de l'avenir. Un grand amour, seul, doit y présider. En mettant ta main dans celle de Baudouin, pour le meilleur ou pour le pire, tu t'engages à tout endurer pour sa tranquillité. Si tu le choisis uniquement pour sa grosse fortune, tu commettras une mauvaise action. La profonde estime, l'affection fraternelle qu'il t'inspire ne suffisent pas. La route terrestre est longue, pénible. Il faut une infinie tendresse, de la confiance, du dévouement pour la gravir. Tu es très enfant, la vie s'ouvre devant toi, pleine de promesses ; si ton

âme ne déborde pas d'allégresse à la pensée d'exister près de la sienne, renonce à l'épouser. D'autres partis, plus conformes à ton idéal se présenteront ; attends-les avec patience. N'es-tu pas bien près de moi ? Tu n'y es pas malheureuse, je pense ? Je t'aime tant !

Josselyne la considérait. Armelle parlait moins d'habitude. D'où venait son éloquence ? Elle n'essaya pas de le deviner. D'une voix câline, dont elle usait pour avouer une sottise, elle prononça :

— Je me suis mal exprimée, ma grande : Baudouin me plaît, nul ne m'intéresse davantage ; sa recherche me flatte. Tout à l'heure, j'étais sous le coup de l'émotion, de la surprise, j'ai bafouillé. Sa demande m'avait émue. Je songeais si peu à me marier !

Elle prit un air modeste, baissa les yeux, accentua sa candeur apparente pour achever :

— Dans l'humble condition où je suis, avec cent cinquante mille francs, pour tout partage, et tes libéralités, je ne pouvais prétendre à un tel parti. A présent, je me suis familiarisée avec l'idée de devenir comtesse. Baudouin aura en moi une épouse dévouée, respectueuse de sa dignité, et fière de porter son nom.

Elle se tut, à court de phrases sonores. Un silence tomba entre les deux sœurs. Armelle le rompit pour conseiller :

— Va dormir, mon trésor, il le faut, si tu veux être belle, fraîche, reposée demain.

Elle posa ses lèvres sur le front incliné vers elle, puis répéta :

— Va dormir, mon tout petit.

Satisfaite du succès de sa comédie, l'autre s'esquiva.

Armelle rentra chez elle, au comble du désespoir,

Etendue sous ses couvertures, les yeux ouverts dans l'obscurité de sa chambre, elle ressassait les événements de cette soirée... fatale à son bonheur.

A présent, tout était fini. Dans quelques semaines, son bien-aimé serait le mari d'une autre. Elle devait oublier. Les mains jointes dans une supplication fervente, elle conjura le Maître de toutes choses d'éloigner de son cœur ce sentiment coupable. Elle n'avait plus le droit d'aimer Baudouin. En épousant sa petite sœur, presque sa fille, il devenait son enfant.

Elle promit de lutter de toute son énergie, de mettre des continents entre elle et le nouveau ménage, de rentrer en France, seulement quand elle serait guérie.

Cette décision arrêtée, elle se sentit plus calme, et ferma les yeux. Au loin, un coq chantait. Armelle ne l'entendit pas. Elle dormait profondément.

CHAPITRE VIII

Le mariage de Josselyne d'Orcanges fut le grand événement de la saison.

Belle à ravir, dans une robe de lamé or et bleu, Armelle chanta pendant la messe, présida aux réceptions obligées, et parvint à donner à tous la conviction que cette union comblait ses vœux.

Fraîche et rose, à peine troublée par l'appareil nuptial, la petite épousée semblait enchantée. Baudouin rayonnait.

A l'issue du lunch, il partit avec sa femme pour Venise. Il comptait l'emmener ensuite à Constantinople, puis au Caire, où ils passeraient l'hiver. Au printemps, seulement, ils

reviendraient à Combe-Rousse pour la campagne électorale.

Debout sur la terrasse, Armelle suivit du regard l'auto qui emportait le jeune ménage.

Certaine de n'être plus dérangée, elle déposa le masque de sérénité dont elle avait paré son désespoir, tout le long de cette journée atroce, et vint s'accouder à la rampe du perron.

Un flot d'amertume gonflait son cœur. Ils fuyaient, joyeux, comme des écoliers en vacances, et elle restait seule, pour pleurer et souffrir.

Un mouvement de révolte la redressa.

Pourquoi pensait-elle à lui ? Elle n'en avait plus le droit ; désormais, elle devait recommencer à travailler. Son violon, ses études l'aideraient à vaincre ses sentiments.

Dans le salon, la voix mesurée de Mme Hurault s'élevait. La vieille femme donnait des ordres au maître d'hôtel, parlait d'argenterie, de porcelaines.

Armelle n'avait pas bougé.

Un frémissement l'agitait. Ne pourrait-elle jamais se détacher du comte ? Devrait-elle subir éternellement l'intolérable hantise ?

Elle partirait. Le voyage l'arracherait à son angoisse ; elle retrouverait son équilibre.

Elle se mit debout, contourna l'aile nord du bâtiment, s'approcha du balcon, promena son regard indécis sur la pinède odorante. Dans un chêne proche, un rossignol vocalisait...

Machinalement, la jeune fille l'écouta.

Un soupir gonfla sa poitrine. Elle baissa le

front ; une larme perla à ses cils. Elle l'essuya très vite.

Derrière elle, une voix harmonieuse murmurait :

— C'est joli, n'est-ce pas ? cette rivière limpide et ce sous-bois merveilleux ?

Elle se retourna, honteuse d'être surprise en pleine mélancolie.

Debout, sur la porte du fumoir, lord Disgrave la contemplait. Elle balbutia :

— Je vous demande pardon, je...

— Ne vous excusez pas, ma chère amie, je vous comprends.

Elle avait oublié l'heure tardive et la présence du noble anglais dans sa maison. Il devait y demeurer quelques semaines encore, avant de gagner Taornina, où il finirait l'automne chez des amis.

Cependant, il expliquait :

— Je vous cherchais. Mme Hurault prétendait que vous étiez remontée ; cela me peinait. Je ne voulais pas me retirer sans vous dire une fois encore la confusion où je suis de vous encombrer.

Un pâle sourire arqua la bouche de la jeune fille.

— Voilà un bien grand mot pour une petite chose, fit-elle. Vos remerciements sont superflus. Baudouin fermait sa maison. Je vous ai offert une chambre dans la mienne. L'ami de mon... frère n'est-il pas le mien ?

Sa voix fléchit. Ses yeux s'embruèrent. Richard devina son trouble, il rectifia :

— J'ai accepté votre hospitalité à une con-

dition, vous savez laquelle ? Vous viendrez cet hiver à Corfou, chez moi, avec Mme Hurault. Serval et sa femme ont promis d'y passer le Carnaval.

Elle esquissa un geste de refus ; elle ne pouvait s'engager. Un traité la liait à un impresario yankee. Elle devait donner trente concerts dans les grandes villes de l'Union. Au mardi gras, elle serait à l'autre bout du monde.

Il insista ; il voulait l'avoir dans son île. Elle ne pouvait lui ôter ce bonheur.

Elle se défendait de promettre. Il n'osa insister. Un silence tomba. Disgrave le rompit pour proposer :

— Voulez-vous descendre avec moi jusqu'à la pièce d'eau, mademoiselle. Il doit y faire délicieux ?

Sans répondre, elle prit le bras de son hôte, et dévala avec lui l'allée en pente douce qui menait à l'étang.

Des lueurs opalines tombaient du ciel emperlé d'étoiles ; le feuillage bruissait ; un souffle léger agitait les roseaux du lac. Disgrave observa :

— C'est bon, l'air !...

Sa compagne hocha la tête. Il reprit :

— Votre domaine est merveilleux. Nulle part encore je n'ai goûté une paix comparable.

« Quand Mme de Serval était là, on s'en apercevait moins ; on la rencontrait partout à la fois, rieuse, chantante, gaie...

— La joie du logis disparaît avec elle, glissa la jeune fille. Elle me manquera beaucoup.

Une force irraisonnée l'obligea à murmurer :

— Baudouin aussi ; nous nous voyions tous les jours, depuis des mois.

Sa voix sombra dans un sanglot ; sa douleur, longtemps contenue, creva tout à coup. Elle voulut se reprendre, jouer l'indifférence, dissimuler encore. Cela n'était pas en son pouvoir. Elle gémit :

— Je suis trop malheureuse. Je souffre !... oh ! je souffre tant ! Si vous saviez !

Il répondit simplement :

— Je sais...

Les lèvres de la musicienne tremblèrent ; elle bégaya :

— Comment ?.. vous ?...

— Depuis le premier moment. Vos regards, votre inquiétude, m'ont révélé votre tendre tourment. Après, votre attitude a certifié mes doutes. Un soir, celui où votre sœur et mon ami se sont engagés, la fièvre brûlait vos yeux.

Il lui prit la main :

— Si je pouvais quelque chose pour vous ?..

Elle renonça à se contraindre, sanglota plus fort ; il observa :

— Baudouin fut aveugle et fou. Il faut l'excuser ; les hommes sont étranges. Il vous eût aimée, si les prunelles changeantes de Lyne ne l'avaient aveuglé. Séduit, charmé, il s'est lancé comme un dément sur le sillage de la ravissante poupée, dont le rire clair le charmait ; il n'a pas su voir de quelle tendresse profonde, indescriptible, vous l'entouriez. Dieu veuille qu'il n'ait jamais à le regretter.

Elle joignit les mains :

— Je prierai chaque jour pour son bonheur.

Un nouveau silence tomba entre eux. Richard murmura :

— Pardonnez mes paroles trop libres, et aussi la sympathie, la compassion que je vous témoigne. Mais je n'ai pu résister à vous montrer l'estime que m'inspire la noblesse de votre caractère, et le regret où je suis de vous sentir si malheureuse...

De son mouchoir roulé en boule, Armelle tamponnait ses paupières ; elle murmura :

— Merci.. vous êtes très bon. L'épreuve était cruelle, je n'ai pu la subir.

— Vous vous trompez, je ne suis ni bon, ni sensible, mais je vous vénère de toute ma ferveur. Si mon amitié fraternelle, mon appui moral peuvent vous aider à vivre les heures mauvaises, usez de moi. Je serai là, toujours, pour vous conseiller, vous soutenir...

Elle le regarda. Leurs yeux se rencontrèrent. Ceux du lord brillèrent. Armelle détourna les siens, puis, simplement, elle déclara :

— J'accepte votre offre, merci.

Un mois était passé sur cet entretien. Richard Disgrave venait de partir. Armelle reprenait ses travaux ; Bonne amie s'ennuyait.

Du jeune couple, dont l'humeur vagabonde se manifestait, à chaque courrier, par un changement d'adresse, les nouvelles abondaient.

M. de Serval clamait son allégresse sur tous les diapasons. Lyne paraissait enchantée. Elle avait beaucoup de succès, mais n'en faisait point état. Elle se disait disposée à prendre la vie au sérieux, parlait de ses devoirs, de ses fu-

tures obligations de femme de parlementaire. Il lui tardait de rentrer en Gascogne.

Ce changement stupéfiait Mlle d'Orcanges, et la réjouissait en même temps. Jamais elle n'aurait osé supposer pareille transformation. Décidément, M. de Serval avait accompli un miracle.

Le jeune ménage venait de s'installer au Caire pour trois mois. Leur voyage en Italie avait été reculé jusqu'au printemps. A cette époque, Armelle serait de retour. Elle pourrait les rejoindre à Florence. Ensemble, ils iraient faire à Richard la visite promise.

Rassurée sur le destin de sa chère petite, la compositrice put préparer sa tournée, combiner ses programmes, ordonner ses toilettes. Elle partirait directement de la Chênaie sans passer par Paris, gagnerait le Havre, et s'embarquerait sur le Normandie.

Sa grande douleur s'était apaisée. Si elle demeurerait encore meurtrie, elle s'accoutumait à sa peine. A force de prier, son sentiment s'était idéalisé ; elle se résignait à voir Baudouin uni à une autre pour la vie.

A présent, elle se sentait capable de l'affronter, de serrer sa main, sans frémir. Cependant, elle souffrait encore ; alors, pour se mater, elle s'acharnait à la besogne, multipliait ses visites à l'oratoire.

Le soir, quand tout dormait, elle se mettait au piano et chantait :

... *L'amour s'est enfui...*

Elie quitta son manoir à la fin de janvier. Bonne-amie, trépidante et angoissée, l'accompagnait. Partagée entre le plaisir de l'expédition et la terreur du naufrage, elle ne savait si elle devait pleurer ou se réjouir. Pour masquer son émotion, elle bavardait, accaparait le manager, les secrétaires, perdait sa bourse, égarait son en-cas, retrouvait le tout, se plaignait du chaud, du froid, du vent, implorait le Tout-Puissant, ahurissait les caméristes de ses exigences.

Armelle la considérait d'un air distrait. Pour elle, le pont du paquebot, le salon du bord n'existaient pas. Absorbée par ses souvenirs, dirigée vers son travail, elle vivait dans une autre planète. Cependant, depuis quelques semaines, de sombres pressentiments la hantaient. Par instants, son cœur battait plus vite, une tristesse morne l'accablait. Rien dans le présent ne justifiait cette nervosité. Comme à l'ordinaire, elle était fêtée, adulée, célébrée. Elle tenta de raisonner, s'appliqua davantage, se recueillit plus longtemps. Ni violon, ni prières ne purent chasser l'obsession.

Par bonheur, la minute où elle devait prendre la mer arriva. Aussitôt, ses hésitations tombèrent. Elle s'installa dans sa cabine, puis, ses malles déballées, vint s'accouder à la rambarde, près de Mme Hurault, paralysée par l'émotion, et assista au départ.

On relevait les passerelles ; les mouchoirs s'agitaient ; les cris joyeux des badauds traversaient l'espace. La jeune fille se signa.

Un steward s'approchait, un plateau à la main :

— Un message pour Mlle d'Orcanges, dit-il.

Armelle le prit, la main tremblante, fit sauter le pointillé, puis déchiffra :

« Sommes avec toi de cœur et de pensée. Bon voyage, grands succès, tendresses. — Baudouin, Lyne ».

Un soupir d'allègement souleva sa poitrine. Un sourire fleurit sur ses lèvres.

A l'oreille de Bonne-amie, elle murmura :

— Comme ils sont gentils ! Au milieu de leur bonheur, ils n'oublient pas la sœur aînée !

Trop émue pour proférer un son, la gouvernante hocha la tête dignement.

CHAPITRE IX

Le voyage d'Armelle fut un véritable enchantement. Jamais elle n'avait été aussi entourée. Toute l'aristocratie milliardaire du pays des dollars se fit présenter ; on donna de grandes fêtes en son honneur.

Avec sa grâce simple et aisée, la jeune fille reçut les hommages, présida les banquets, assista aux soirées et aux bals. Tout le monde l'admira. Les esprits les plus malveillants ne purent rien découvrir de critiquable dans ses manières. Ils crièrent à la perfection. Mme Hurault faisait chorus, et le concert de louanges allait crescendo.

Mlle d'Orcanges ne l'entendait pas.

Depuis plusieurs jours, elle était hantée de pressentiments. Au milieu d'un récital, son cœur cessait de battre ; une main de fer l'étrei-

gnait ; un voile obscurcissait son cerveau. Le docteur ne la trouvait pas malade ; un feu surmenée, peut-être.

Inquiet de la santé de son étoile, le manager insista pour qu'elle reculât la date de ses derniers concerts. Rien ne l'obligeait à se presser ; elle pourrait espacer à son gré ses auditions.

Elle refusa tout net. Il lui tardait de rentrer en France. Josselyne ne lui écrivait plus, laissait sans réponse ses messages. Baudouin, toujours si courtois, demeurait muet. Que se passait-il ?

Bonne-amie essayait de la rassurer.

Les nouveaux mariés sont égoïstes, pensait-elle ; ils oubliaient le reste du monde, s'enfermant dans leur bonheur. Dans sa dernière lettre, Mme de Serval annonçait son départ pour l'Arabie. Elle voulait approcher de la Mecque et y entrer, si elle pouvait. Elle avait décidé de se joindre à une caravane de « croyants » et se faisait une joie de l'expédition.

Elle était partie, sans doute, et à dos de chameau, comme elle en manifestait l'intention. En plein désert, loin de tout, elle ne pouvait câbler.

Armelle écoutait la vieille dame, mais ne répondait rien. Elle changeait à vue d'œil. Sa belle sérénité avait disparu. Des crises de larmes, d'où elle sortait anéantie, la secouaient.

Mme Hurault se désola ; elle lança un radio aux voyageurs ; son message lui revint avec la mention « *inconnus* ». Elle perdit la tête ; sans consulter la musicienne, elle téléphona à lord

Disgrave. Il était le confident de Baudouin ; il saurait où le prendre.

La réponse lui parvint sans délais. Richard s'excusait ; il était lui-même sans nouvelles de son ami, et fort tourmenté à son sujet. Il allait essayer de communiquer avec la légation de France au Caire et communiquerait à la bonne dame les renseignements reçus.

Des jours s'écoulèrent dans l'inquiétude, au bout desquels le message tant attendu arriva, enfin. L'Anglais s'y déclarait impuissant à rassurer ses amis. M. de Serval et sa femme avaient quitté l'Égypte sans laisser d'adresse.

L'agitation de l'excellente créature redoubla. Que devait-elle faire ? Montrer le radiotélégramme à Mlle d'Orcanges, ou le conserver par devers elle ? Elle opta pour ce second parti.

Une semaine s'écoula. Armelle était à bout de résistance. Jamais elle n'aurait le courage de donner ses derniers concerts.

Cependant, Baudouin et sa femme voguaient vers l'Asie-Mineure. Au moment de partir en caravane, pour le tombeau de Mahomet, la jeune femme avait voulu visiter Rhodes. La Mecque ne l'intéressait plus.

Le comte murmura. Il avait pris ses dispositions pour le voyage de l'Arabie, et devait démolir toutes ses combinaisons pour réaliser le nouveau caprice de sa femme.

Celle-ci le remercia d'un sourire ; elle détestait les démonstrations et trouvait naturelles les prévenances de son mari.



Elle commençait à se lasser de lui. Ce compagnon agréable, complaisant, correct, l'ennuyait. Elle lui en voulait de l'accompagner partout, de ne jamais la quitter, de l'admirer sans cesse. Elle avait envie de crier de rage quand il s'évertuait à satisfaire ses fantaisies. Et puis, il était trop âgé pour elle.

Le comte s'en apercevait. Il avait perdu son bel entrain ; à présent, il parlait peu, lisait des livres austères, clamait très haut son horreur du monde, des bals, du théâtre, vantait la paix du « chez soi ».

Il aspirait à vivre en « gentleman-farmer », à diriger ses propriétés, à doubler le bien-être de ses paysans, à élever ses fils, si Dieu lui en envoyait.

Ces projets avaient le don d'exaspérer Lyne. Elle ne s'était pas mariée à dix-huit ans, pour s'enterrer dans un trou de province, au milieu des bois, comme un loup. Elle voulait briller dans le monde pour lequel elle était créée.

... Un matin, comme le jeune homme évoquait ses rêves d'avenir, elle l'interrompt, le traite de « rustre » et trancha :

— Vous m'avez promis une existence de fêtes, et non la retraite dans votre « Palazzo » gascon. Vous connaissez mes goûts ; je ne vous les ai pas cachés ; vous me rendrez cette justice. Je suis jeune, jolie, je ne renoncerai pas à mes succès de femme pour vous tenir compagnie dans votre trou !

Le comte comprit que rien ne ferait céder sa femme : au lieu de parler en maître, il préféra user de ruse. Tendrement, il chapitra la capri-

cieuse, lui promit une soirée gaie, puis sortit avec elle pour acheter une turquoise « matrix » dont elle avait envie.

Il y eut un armistice. Fière d'avoir eu le dernier mot, elle n'abusa pas de son triomphe. Pendant une semaine, elle se montra raisonnable, et consentit au départ pour l'Arabie.

Au moment de boucler sa dernière valise, elle changea d'idée et s'obstina à partir pour la Turquie.

Cette fois encore, Baudouin céda...

Le bateau où ils prirent passage était encombré d'Italiens. Plusieurs dames florentines s'étaient réunies pour une croisière à Constantinople et la Mer Noire. L'une d'elles, la princesse Orlanda Piccoloni fit la conquête de Mme de Serval.

Son élégance, ses grandes manières subjuguèrent la petite comtesse. Celle-ci ne jura plus que par la noble étrangère ; les deux femmes furent bientôt inséparables.

Lyne connut très vite l'histoire de sa nouvelle amie. Celle-ci n'était pas veuve, comme elle l'avait supposé, mais séparée à l'amiable d'un seigneur roumain, don Salvatore Bardini, lequel, grincheux, bougon, podagre, lui faisait une existence impossible. Un beau matin, lasse de subir son joug, elle l'avait quitté.

Depuis, un homme d'affaires avait réglé sa situation matérielle ; une grosse rente lui avait été allouée. Depuis, elle voyageait.

Cette aventure émerveilla Mme de Serval. A ses yeux, la princesse fit figure d'héroïne. Seule

avec son mari, elle ne dissimula pas son admiration.

Baudouin voyait d'un très mauvais œil cette intimité croissante.

La signora Piccoloni lui déplaisait ; il la trouvait voyante, excessive, bavarde. Ce que Lyne prenait pour de la distinction était de la pose. Il le disait à sa femme ; celle-ci le prenait fort mal et se mettait à bouder.

Cependant, l'influence de l'étrangère agissait sur la petite Française. Celle-ci consultait l'Italienne sur tout ; à son exemple, elle pérorait, jugeait les hommes et les choses, flirtait à outrance surtout.

M. de Serval souffrait. Le désir de fuir ce paquebot, de descendre à la première escale, d'enlever sa petite fleur à cette influence néfaste le hantait. Pour séparer Lyne de la Princesse, il eût donné sa fortune. Malheureusement, Josselyne, de plus en plus enthousiasmée, ne consentirait jamais à se séparer d'Orlanda.

Et le pauvre mari attendait avec impatience le but de l'excursion. Dans quelques jours, on se séparerait. La princesse allait à Ankara ; Baudouin et sa femme devaient gagner Trebizonde. Ils se diraient adieu... et le tour serait joué.

Il comptait sans la volonté de sa femme. Elle prétendit visiter la capitale ottomane, et y séjourner avec Orlanda.

Pour la première fois, Baudouin opposa un refus formel. A aucun prix, il ne consentirait à s'encombrer plus longtemps de cette créature antipathique. Il l'avait trop supportée déjà. Ses

mines dédaigneuses, ses gestes cassants l'irritaient. La mesure était à son comble. Il demandait grâce.

Sa femme le laissa parler sans l'interrompre. Quand il se tut, elle déclara simplement :

— Vous êtes libre de juger mon amie. Je ne vous fais pas un grief d'avoir, sur elle, une opinion différente de la mienne. Pour ma part, je suis d'un avis opposé. J'aime la princesse, et ne m'en séparerai point.

La colère envahit le comte. Il clama :

— Je suis le maître ici, et me charge de vous le faire voir. Désormais, je vous interdis d'adresser la parole à cette femme, de la saluer, même. Ce soir, nous serons à Constantinople ; nous y descendrons. Faites préparer vos bagages.

Lyne riposta :

— On ne défend rien à une femme comme moi. Vous refusez de me suivre à Ankara ?.. Tant pis ! je me passerai de votre présence. Elle n'est pas nécessaire à mon bonheur, croyez-le. Partez, si cela vous chante ; quant à moi, je demeure à bord.

Les yeux flamboyants, les lèvres tremblantes, Baudouin voulut protester. Aucun son ne sortit de sa bouche. Accablé, navré, il se laissa tomber sur un fauteuil. Sa femme ajouta :

— Vous prétendez me réduire en esclavage, choisir mes relations, m'imposer les vôtres ? Je refuse. Vous parlez en autocrate, je ne le supporterai jamais.

Le comte avait pâli. Il se dressa d'un jet, saisit les poignets de l'insoumise, les serra à les briser.

D'une voix saccadée, dont toutes les syllabes portaient, il martela :

— Je quitte ce bateau dans une heure. Soyez prête.

— Jamais ! Rien ne m'obligera à céder. Vous me faites horreur !

Elle fit un pas en arrière, courut vers sa chambre et s'y enferma.

Effondré sur un fauteuil, les coudes aux genoux, le front dans ses mains, Baudouin entendit son pas résonner dans la pièce voisine. Puis le silence se fit, il put réfléchir.

Jamais il n'oublierait les paroles outrageantes échappées à Lyne. Il la reverrait constamment dressée devant lui, insolente et cruelle. Comme il s'était trompé !

Des larmes jaillirent de ses yeux. Il pleura longtemps.

Tout à coup, une main frappa contre la boiserie ; il se leva, ouvrit la porte.

C'était le steward.

— Une lettre pour Monsieur le Comte, fit-il.

M. de Serval remercia, prit l'enveloppe, l'ouvrit. Deux lignes y étaient tracées ; il reconnut les jambages incohérents de Josselyne. Elle écrivait :

« Vous m'avez bravée, je pars. Vous ne me reverrez jamais ».

Titubant, livide, désespéré, le malheureux s'enfonça dans son fauteuil. Qu'allait-il devenir ? Tout était fini pour lui ; sa vie était brisée. Comme il avait été coupable de se laisser prendre au manège trompeur de la coquette !

Pour elle, il avait dédaigné la beauté grave,

la culture sérieuse, la piété de Armelle... A présent, il était trop tard. Lié à jamais à cette extravagante, il porterait péniblement le poids de sa faute.

Tant pis pour lui !

CHAPITRE X

A San-Francisco, Armelle donnait son dernier concert.

Dans le salon aménagé pour elle, derrière le théâtre, elle parcourait une feuille locale, où ses récents succès étaient relatés. A la dernière ligne de l'article, elle se mit debout, fit quelques pas, traversa la scène, glissa son regard dans la fente du rideau et regarda la salle.

Elle était comble. Un parterre d'habits noirs et d'épaules endiamantées s'étalait sous ses yeux. Les femmes les plus élégantes, les hommes les plus en vue s'y coudoyaient. La musicienne reconnut des visages amis. Mme Hurault pérorait à l'avant-scène, avec le consul de France.

Armelle s'écarta, reprit sa promenade, et aussitôt la pensée impérieuse qui la tenaillait depuis plusieurs jours l'envahit.

Que faisait Josselyne ? Pourquoi n'écrivait-

elle pas... ni Baudouin. Où étaient-ils ? La petite comtesse était malade, peut-être, ou son mari ?

Dieu merci, sa tournée s'achevait ! La vie de parade où l'obligeait son métier prenait fin. Libérée de tout engagement, elle repartirait pour New-York dès le lendemain, s'embarquerait sur le premier paquebot en partance, regagnerait la Chênaie. Si le silence des voyageurs se prolongeait, elle se mettrait à leur recherche.

On frappait les trois coups ; elle se redressa, prit son violon, se composa une attitude et entra dans l'arène.

Des applaudissements crépitèrent. La violoniste laissa retomber la main qui tenait l'archet et salua. Des cris d'enthousiasme retentirent. Electrisé l'auditoire clamait son admiration. Des propos s'échangeaient :

— Elle est trop belle ! murmuraient les uns.

— Et si grande dame !

— Je n'aime pas son genre. Elle est froide, insensible.

— Elle m'a conquis dès le premier jour.

— Vous n'êtes pas le seul ; tous nos milliardaires ont demandé sa main.

— Elle les a remerciés... de cet honneur. Elle ne veut pas se marier.

— On le dit puis, un beau jour...

Le concert terminé, Mlle d'Orcanges dut subir l'assaut de ses fidèles. Ils l'avaient copieusement fleurie. Des corbeilles d'orchidées s'étagèrent autour d'elle.

Elle ne savait comment remercier. Les mots s'étranglaient dans sa gorge ; on l'avait trop gâtée vraiment. Elle était honteuse, confuse ;

elle leur rendrait cela chez elle, s'ils avaient la grâce d'y venir.

En attendant elle devait les suivre au restaurant du théâtre, où ses admiratrices lui offraient un souper d'adieu.

Elle s'assit entre le directeur de l'Opéra et le ministre de France. Mme Hurault prit la droite de l'impresario, et le festin commença.

La compositrice était harassée. Au milieu du brouhaha, des conversations, du rire nerveux des femmes, elle se sentait triste à pleurer, une impression de solitude, d'abandon l'écrasait. Des larmes embuaient ses yeux. Son voisin de gauche l'interrogeait sur ses projets ; elle ne savait pas encore et se refusait à prévoir une nouvelle tournée. Elle était lasse et se reposerait d'abord avant de signer de nouveaux contrats.

A ce moment quelqu'un voulut savoir quand aurait lieu la première représentation de son drame lyrique.

Elle sourit pour avouer :

— Il n'est pas prêt. Des mois s'écouleront avant que je puisse y travailler.

L'entretien dévia... puis on servait le champagne. L'heure des toast avait sonné. Le silence se fit, puis les discours commencèrent ; ils furent élogieux et brefs ; pleins de regrets aussi. Le départ de l'illustre artiste désespérait tous les cœurs. On souhaita la revoir bientôt ; puis, comme on quittait la table, quelqu'un pria Mlle d'Orcanges de chanter. Elle ne se fit pas prier.

Cette fois encore, le chant douloureux tiré de la 3^e étude de Chopin vint sur ses lèvres.

L'accompagnateur préluda ; puis la jeune fille commença :

L'amour a fui...

La fête s'acheva sur cette audition. Déjà le jour pointait. Armelle et sa vieille compagne rentrèrent à l'hôtel. En leur absence on avait apporté le courrier. Des lettres s'empilaient sur un guéridon. La musicienne les éparpilla ; elle cherchait le message attendu. Il était là, enfin, sous un paquet de journaux. Rassérénée, joyeuse elle cria.

— Voici des nouvelles. Bonne-Amie ; venez vite !

Elle fendit l'enveloppe, ouvrit les feuillets, les étala sur ses genoux. Mme Hurault observa :

— Vous voilà rassurée. M. de Serval vous expédie un vrai journal.

Elle s'interrompit : on frappait à la porte. Le chasseur entra, un plateau à la main.

— Un câble pour Mademoiselle, fit-il.

Distraitement, elle le prit, ses lèvres murmurèrent.

— Des félicitations encore, ou des excuses d'auditeurs empêchés de m'entendre hier soir.

Elle jeta les yeux sur le mince papier, devint livide, se dressa comme projetée hors de son siège par une force inconnue, puis tout haut, horrifiée et stupide, bégaya :

« Lyne terrible accident d'auto. Brûlée vive, Courage : Baudouin. »

La pâleur s'accrut : ses dents grincèrent ; comme une plainte lugubre, elle répéta :

— Ma chérie, mon trésor, ma toute petite, si

blonde et joyeuse ! Je ne la verrai plus !

Elle retomba sur son fauteuil, se tordit les bras de désespoir. Auprès d'elle, affalée sur un coussin, la gouvernante gémissait.

— Quelle horreur ! et nous sommes si loin !

Mlle d'Orcanges ne l'écoutait pas. Elle avait repris la lettre du comte, et la lisait gravement ; elle épela soudain.

« Lyne est partie avec cette femme, et je suis
« seul, tout seul. Je l'ai cherchée dans toute la
« ville ; un détective est à sa poursuite. Quand
« je connaîtrai le lieu de sa retraite, je vous
« préviendrai. Plaignez-moi, je souffre et priez
« pour moi... pour elle...

Un élan irraisonné jeta Armelle vers sa bonne compagne. Elle la serrait à l'étouffer balbutiait des paroles sans suite.

« Elle est morte, ma poupée frivole... je ne
la verrai plus... Comprenez-vous cela, ma pauvre amie ? brûlée vive, mon Dieu !

Mlle d'Orcanges ne put jamais dire comment elle était rentrée en France.

Aucun souvenir de sa traversée ne subsista en son esprit. Elle monta en bateau, puis en voiture, gagna la maison, s'étendit dans son lit, et perdit connaissance.

Depuis, elle demeurait dans un état d'hébétéude parfaite, elle ne se rendait compte de rien. Elle n'avait même pas reconnu son cadre familial.

Le docteur ne savait à quoi attribuer cette étrange maladie. La jeune fille ne souffrait pas ; c'était visible ; elle ne se plaignait de rien. Son

cœur battait normalement, l'esprit seul semblait atteint.

Certainement la secousse provoquée par le brutal message de M. de Serval avait été trop violente pour cet organisme épuisé par l'attente fiévreuse, et le travail intensif. Les nerfs n'avaient pu résister au choc. Cependant, le médecin n'arrivait pas à comprendre que la patiente ne se rétablît pas au bon air natal.

Au chevet de la jeune fille, Bonne-amie attendait la guérison. Dès son retour à la Chênaie, elle avait reçu la visite du comte Baudouin. Il s'était réinstallé à Combe-Rousse après l'enterrement de sa petite Lyne. Celle-ci dormait dans l'étroit cimetière du village près de ses parents, et la seule consolation du malheureux était de fleurir sa tombe et de prier pour son salut.

Très vite, et sans grands détails il avait raconté à la gouvernante l'accident où sa chère Lyne avait trouvé la mort.

Après sa fugue, elle s'était embarquée sur un navire en partance pour Naples. Bien entendu sa chère princesse l'avait accompagnée. Les deux écervelées avait visité successivement, Capri, Florence, Rimini, Sienne et Rome. De là, elles étaient parties en auto pour Ravenne, où Donna Orlanda avait sa résidence d'été.

Aussitôt une ère de plaisirs et d'extravagances s'était ouverte. Fière de sa liberté. Mme de Serval avait multiplié les excentricités. Elle s'était mise à faire de l'auto. Du matin au soir, et souvent en pleine nuit, elle courait les routes dans une petite *Fiat*, qu'elle avait achetée, après s'être débarrassée de ses bijoux. Un ma-

tin, elle partit pour une randonnée, elle allait un train d'enfer. Soudain, un camion chargé de barriques pleines, lui barra le chemin. Elle freina... Trop tard ! La 15 cv. s'écrasait contre la lourde machine. Le réservoir à essence explosait, les flammes environnaient le cabriolet. Carbonisée, la petite chauffeuse mourait dans d'atroces souffrances sans avoir reconnu son amie affolée.

M. de Serval venait de découvrir son adresse quand il apprit l'accident. Il accourut, reconnut la dépouille de sa petite fleur rose et blonde, dans l'informe tas qu'on lui présentait, et rentra en France avec elle.

Maintenant, il vivait comme un ours à Combe-Rousse, ne voyait personne, Richard Disgrave lui-même l'inportunait.

Seule la présence d'Armelle l'eût soulagée. Par malheur, elle était incapable de le recevoir. Il fallait attendre.

Un matin Mlle d'Orcanges sortit de sa torpeur. Comme on s'éveille après un cauchemar affreux, elle ouvrit les yeux, promena autour d'elle un regard étonné, reconnut les tentures roses de l'appartement, distingua le visage anxieux de Bonne-amie et fondit en larmes.

Elle était sauvée. Le docteur l'assura à Mme Hurault lors de sa visite quotidienne. Sauf complications impossibles à prévoir Mlle d'Arcanges se remettait rapidement. Bien entendu, on devait, pendant quelques temps encore, lui épargner tout sujet d'émotion, éviter de revenir sur le cruel accident, la consoler, la distraire aussi.

Informé de ce diagnostic. Baudouin accou-

rut. Il était livide. Les traits bouleversés, ses yeux, sa maigreur effrayante révélaient les émotions qu'il avait traversées depuis deux mois.

— Puis-je la voir ? dit-il à Bonne-amie.

— Pas aujourd'hui, ni demain, elle est trop faible. Les secousses nerveuses lui sont formellement interdites. Votre présence ranimerait ses souvenirs ; elle doit oublier, d'abord ou tout au moins s'accoutumer à... à...

Elle ne pouvait prononcer le mot terrible. M. de Serval acheva pour elle.

— Au départ de sa sœur.

Il y eut un silence. Le comte le rompit pour interroger :

— La convalescence sera longue ?

— On ne peut rien prévoir. Quand le médecin permettra les visites, je vous appellerai...

La guérison devait être rapide.

En quelques semaines, Armelle se rétablit. Au milieu d'août elle put quitter sa chambre. Bientôt elle se sentit assez forte pour descendre à la chapelle. Ce jour là, Bonne-amie cria de bonheur.

Au retour Armelle s'arrêta sur le petit pont, regarda la rivière limpide, les truites bleutées se faufiler entre les pierres.

Quand elle entra au manoir son visage avait retrouvé son éclat. A Mme Hurault elle demanda :

— Où est Baudouin ?

— A Combe-Rousse.

— Et... Et Josselyne ?

— Dans l'enclos... derrière l'église.

Il y eut un silence. Les doigts d'Armelle se

crispèrent sur ses genoux, ses cils battirent. Elle hésita un instant, puis commanda :

— Téléphonnez à mon... cousin, s'il vous plait ; j'aimerais le voir.

Il vint sur le champ.

L'entrevue fut émouvante. Armelle ne posa aucune question. A quoi bon réveiller les souvenirs cruels. La coupable avait expié ses fautes... Ceux qui lui survivaient n'avaient pas à apprécier sa conduite. Depuis longtemps, la rebelle avait comparu devant le seul juge dont le verdict soit équitable.

Il était permis à son mari, à sa sœur, aux autres de prier pour elle. Le reste ne les regardait plus.

CHAPITRE XI

Quinze mois s'étaient écoulés.

Dans le hall de la Chênaie, Mlle d'Orcanges feuilletait un recueil de mélodies. Sa pensée était loin de la musique, pourtant. Dans son cœur douloureux, elle sentait comme un engourdissement. La mort de Lyne, déjà lointaine pourtant, la désolait comme un malheur tout proche. Elle ne pouvait éloigner de sa mémoire l'image radieuse de la chère disparue. Elle la retrouvait dans tous les coins du domaine, au salon, à la ferme, dans le parc.

Elle songeait à Baudouin aussi. Il avait repris les chères habitudes anciennes, arrivait à l'heure du thé, s'asseyait dans son fauteuil, près du piano, buvant sa citronnade... écoutait le chant du violon...

Il parlait peu. Le souvenir de sa « petite fleur » le hantait. Par instants, il s'accusait de l'avoir poussée à s'éloigner de lui. S'il eût été plus coulant, moins sévère, elle fût demeurée...

Armelle essayait de le rassurer, de lui redon-

ner du courage, de la volonté, de l'intéresser à son travail... Au fond, elle se disait que l'union de Baudouin et de Lyne avait été une terrible erreur. La petite s'était fiancée sans amour, et aussi pour aller et venir à son gré, grâce à la fortune de M. de Serval.

Dieu l'avait cruellement punie...

Mme Hurault se réjouissait du retour du comte. Chaque fois qu'une séance de musique rapprochaient les deux jeunes gens, elle songeait :

« Il oubliera les heures cruelles... s'apercevra de la beauté, de l'élégance, de ma pauvre grande. Il verra la noblesse de son âme, sa valeur morale... et l'aimera. »

La bonne créature attendait ce moment avec impatience. Dès la première minute, elle avait deviné le secret de Mlle d'Orcanges. Cette âme forte et résignée était sans mystère pour elle. A force de la regarder vivre, elle était arrivée à lire en elle, comme en un livre ouvert sous ses yeux.

Elle eût tenté l'impossible afin de réunir ces deux êtres si parfaitement créés l'un pour l'autre. Par malheur, ils ne semblaient pas pressés de réaliser son désir.

Ils conservaient l'attitude fraternelle, adoptée avant les fiançailles de Josselyne. Ils se promenaient dans la pinède, priaient à la chapelle, ne faisaient aucune allusion à leurs sentiments, et la vieille dame se désespérait.

... Septembre s'achevait. Armelle préparait son départ pour l'Australie. Son grand deuil était fini, elle pouvait reprendre ses récitals.

Ses programmes étaient arrêtés, et pourtant,

elle ne se résignait pas à quitter le manoir. Renoncer à vivre dans l'ambiance du comte semblait au-dessus de ses forces. Ni la mort de sa cadette, ni le désespoir tragique du jeune veuf, n'avaient pu modifier son sentiment. Elle aimait Baudouin comme au premier jour, davantage même...

Assise à sa place habituelle, sur ce haut fauteuil Louis XIV dont elle aimait les vastes proportions, son album ouvert sur les genoux, Armelle ressassait sa peine.

Le soir tombait. A l'horizon, très loin, derrière la mosaïque éclatante des guerêts poudrés de mauve, la cloche d'un couvent invitait les fidèles à la prière.

La compositrice se mit debout, sortit sur la terrasse, interrogea l'avenue. Elle était déserte. Baudouin ne se montrait pas. L'heure de sa visite quotidienne était passée ; le maître d'hôtel avait enlevé le plateau du thé... et Bonne-amie la citronnade inutile.

Que lui était-il advenu ?

Elle dévala les degrés du perron, traversa le parterre, s'arrêta sur le petit pont, et regarda l'eau cristalline se faufiler entre les roches...

Un pas sonore la fit tressaillir. Baudouin débouchait de l'avenue, il courait presque.

— Comme vous venez tard ! s'écria la châtelaine.

— J'écrivais, le temps a fui.

— Vous travailliez ? bravo !

— Ne me félicitez pas. Je classais des papiers simplement. Tout-à-coup, l'obscurité s'est

abattue alentour, j'ai consulté ma montre... excusez-moi.

— C'est fait !

La jeune fille s'était remise à marcher dans la direction de l'oratoire. Il se plaça à sa droite, puis demanda.

— Alors, ce départ ?

— Est fixé à demain soir... sans rémission. Une dépêche de l'impresario me prie de devancer la date primitivement fixée. Il désire de me faire entendre à Marseille. Je ne puis refuser...

Il l'écoutait atterré. Une plainte jaillit de ses lèvres.

— Et moi, alors ? Que deviendrai-je pendant tant de mois ? au moins ?

— Vous m'écrirez... et puis vous achèverez votre livre, l'éditeur l'attend. Le travail est le meilleur des remèdes...

Il secouait la tête comme un enfant boudeur :

— Vous ne serez pas là pour m'encourager. Et puis vous fuyez trop tôt, je croyais vous avoir pendant une semaine encore...

— Je reviendrai... les mois vont si vite.

— Où puiserai-je du courage, des consolations, de la force ? Vous seule savez m'en donner. Ne m'abandonnez pas, Armelle, je vous en conjure.

Elle sourit tendrement.

— Soyez raisonnable, mon ami, n'assombrissez pas nos dernières heures. Je dois partir, vous le savez. Quelques jours de plus ou de moins ne changeront rien à l'angoisse de la séparation.

— Emmenez-moi !

— C'est impossible, vous le savez bien.

Il y eut un nouveau silence. Mlle d'Oranges le rompit pour revenir sur ses premières paroles en les développant et les confirmant. L'absence serait courte, elle ne perdrait pas un instant. En avril, avec les premiers lilas, elle rentrerait en Gascogne. A ce moment, l'ouvrage du Comte serait publié, la gloire auréolerait son nom.

Il ne voulut rien entendre. Comme elle lui prêchait la patience, la résignation, il eut un cri désespéré.

— Vous ne comprenez donc pas que vous êtes nécessaire à mon bonheur... Une autre aurait senti de quelle ardeur mon affection est faite. Mais vous... vous !

Il se dressa brusquement, se jeta dans le hallier voisin, et disparut.

Au lieu de chercher à le rejoindre sous bois, elle entra à la chapelle, se prosterna devant l'autel, pria longtemps.

Quand elle se releva, une joie surhumaine la transfigurait.

Lorsqu'elle descendit au salon, quelques instants avant le dîner, le comte était là. Il avait fait toilette ; un smoking strictement ajusté moulait sa taille élancée. ses boucles brunes avaient retrouvé le pli d'autrefois. Sur son beau visage altier, toute trace d'émotion avait disparu.

Le dos à la cheminée, il racontait une histoire à Mme Hurault. Celle-ci observa soudain :

— Je suis ravie de votre entrain, cela prou-

ve votre parfaite santé. Grâce au ciel, vous voilà remonté ; nous pourrons voyager sans souci.

— Je me sens mieux, en effet ; plus courageux aussi. Tandis que vous voguerez sur les Océans, j'hivernerai chez Disgrave. Sa lettre de tantôt m'y invite.

— Tant mieux ! coupa la châtelaine. Au retour si vous résidez encore à Corfou, nous irons vous surprendre. Depuis des mois je promets ma visite à lord Richard...

Le dîner s'acheva sur un propos joyeux de M. de Serval.

Au salon, il s'assit au piano, monta une gamme puis demanda à Mlle d'Orcanges de chanter la *prière d'Elsa* :

*Seule dans ma misère
J'ai supplié le ciel !*

Quand elle se tut, le jeune homme clama :
— Jamais vous ne m'aviez causé pareille impression. Votre voix devient de plus en plus ample. Quel talent admirable est le vôtre !

Armelle ne répondit rien, et passa sur la terrasse. Son cousin l'y suivit. Côte à côte ils s'accoudèrent à la balustrade.

Le jeune homme murmura soudain.

— Vous partez... vous connaîtrez des cieux nouveaux, d'autres amis vous fêteront. Serez-vous heureuse ?

— Jamais, hors de ce coin de terre où dorment les miens. Ma maison est pour moi le seul

paradis souhaitable ici-bas. Loin d'elle je respire mal.

— Alors vous reviendrez ?

— Bien sûr !

— Je compterai les jours... les heures...

Elle se redressa, tourna le dos au paysage, considéra le manoir dont la façade illuminée brillait dans l'ombre dense de la nuit. Une angoisse profonde l'étreignait. Son compagnon reprit :

— A votre retour, le printemps chantera dans les branches. Puisque vous avez promis de me rejoindre chez mon ami, nous rentrerons ici ensemble, Richard nous accompagnera peut-être.

— Je le voudrais.

— Nous l'en priérons.

Il se tut, hésita une seconde, puis acheva, très vite, comme sous le coup d'une impulsion irréfléchie.

— Oh ! si vous aviez daigné entendre l'aveu dont je pense chaque terme sans oser le formuler... tout deviendrait facile ; je partirais avec vous... cet interminable voyage serait la plus douce des croisières.

Elle le regardait, bouleversée et ravie, il poursuivit :

— Vous l'aviez devinée, n'est-ce pas ? La tendresse fraternelle dont je vous entoure à changé de nom. Vous n'ignorez rien de mes sentiments... de mes espoirs... Je vous aime, Armelle ; vous êtes ma lumière, mon bonheur.

Elle eut un cri terrible :

— Et Josselyne ?

Il sursauta, baissa le front. Un court silence suivit, au terme duquel il protesta :

— Sincèrement, j'ai cru l'aimer. Une force invincible me poussait vers elle ; un temps, elle fut mon but suprême. Hélas ! je compris vite mon erreur.

Elle voulut protester, il la retint :

— Chère, chère aimée, vous ignorez l'étrangeté de la créature masculine. Pour satisfaire son caprice, un homme irait au bout du monde. Mon affection pour notre exquise poupée était une fantaisie, pas davantage... Comprenez-moi, chérie, seuls les êtres dont les goûts, les aspirations, les habitudes sont semblables, peuvent partager un véritable amour.

Armelle pleurait, elle gémit :

— Je voudrais vous croire. J'ai peur... Vous vous trompez cette fois encore, peut-être... Une désillusion me tuerait.

— Vous m'aimez donc ?

Elle demeura muette, alors il voulut la prendre dans ses bras, elle s'écarta, il ne tenta pas de la rejoindre. Brisé d'une émotion terrible il répétait :

— Je vous aime, Armelle.

Elle se taisait toujours. Il murmura :

— Mon aveu ne vous blesse pas, j'espère ?

Elle esquissa un geste négatif. Il poursuivit :

— Je vous aime, Armelle, ma conscience pure et droite, mon guide, mon soutien.. Dites, vous ne m'en voulez pas, de n'avoir plus su me taire ?

— Non !

Il insista.

— Consentez-vous à répondre... alors...

Elle s'éloigna d'un bond, traversa la terras-

se, pénétra dans le hall. Sur le seuil elle s'arrêta pour promettre :

— A mon retour...

Elle s'était assise au piano ; la joie faisait trembler, ses mains fiévreuses. Il l'aimait ! A présent, l'avenir ne l'épouvantait plus.

Une série d'arpèges s'égrènèrent, puis d'une voix où passait son émotion elle chanta :

L'amour s'est enfui...

Elle venait de se taire.

— Armelle !

Elle se retourna. Sur la porte fenêtre Baudouin la regardait. Elle questionna :

— Vous étiez là ?

Il tendit les bras. Elle ne résista plus. D'un souple élan, elle se dressa, se jeta contre sa poitrine et murmura :

— Merci, mon Dieu ! J'ai tant attendu...

Il la serrait doucement. Les lèvres cachées dans les boucles fauves près de la tempe, il promit :

— Vous serez heureuse entre toutes. Mes jours s'écouleront à vos pieds. Mon cœur battra au rythme du vôtre, nous nous chérirons également...

Un sourire éblouissant fleurit la bouche pensive de la musicienne. Comme en extase elle répéta :

— Toujours !

FIN

LA DEMOISELLE AU MIMOSA

par VERSE-STEFF

CHAPITRE PREMIER

SOUS LE SOLEIL

Arles bouillonne, le ciel est de flamme. Ce sera un beau dimanche pour la tauromachie, car il y a courses.

Depuis la veille, la ville est envahie. Dès le petit matin, c'est un défilé ininterrompu qui vient de tous les mas de la Crau, du Paradou, de Sigonnau, de l'étang de Cointe, reconnaissables à leurs couleurs, chemises bleues, rouges, noires, les guardians ayant en croupe de leurs chevaux leurs femmes ou leurs promises aux cheveux de jais, coiffées de leurs petits bonnets, le corps moulé dans leurs corsages de couleurs claires.

Toute cette cavalerie était suivie des voitures des maîtres des mas et des « manadiers », propriétaires des taureaux aux noms célèbres : le Clairon, César la Rouge, qui allaient être une fois de plus les vedettes des courses qui avaient lieu dans la plaine de la route de Salon, au-dessus des faubourgs des Alyscamps.

(A suivre.)

LES
PATRONS FAVORIS
& MINERVE

sont spécialement étudiés en relation avec les possibilités actuelles. Malgré la carte de vêtements, vous serez toujours ÉLEGANTES en transformant des vêtements délaissés ou en utilisant les nouveaux tissus grâce aux :

PATRONS FAVORIS
& MINERVE

Grâce à nos patrons spéciaux

Dans votre jupe de l'année dernière vous ferez un " PETIT GILET TAILLEUR ".

Demandez le n° 445 (taille 44)

Dans votre robe du soir, vous trouverez une " BLOUSE A MANCHES ".

Demandez le n° 441 (taille 44)

Ajoutez sur votre robe une basque mobile et vous aurez un charmant " TAILLEUR DE VILLE ".

Demandez le n° 3477 (taille 44)

Avec un coupon de tissu imprimé vous transformerez votre robe unie de l'année dernière.

Demandez le n° 3318 (taille 44)

Avec un petit métrage de tissu vous ferez de la robe de crêpe de Chine de votre fillette une " ROBE NEUVE ".

Demandez le n° 3422 (5 à 7 et 8 à 10 ans), e'c...

**DEMANDER NOTRE PETITE NOTICE EXPLICATIVE
ET NOS PATRONS SPÉCIAUX**

Le Patron : 4 fr. aux tailles indiquées

2239. Imp. « La Semeuse »
Etampes (S.-et-O.) France:
1941

COLLECTION FAMA



Derniers volumes parus :

691. **Son cœur et son drapeau**, par G. PELLETAN.
692. **Petite âme en révolte**, par José REYSSA.
693. **La vallée d'ombre**, par René VALBREUSE.
694. **L'aventure**, par M. DE CRISENOY.
695. **Mon cœur est à moi**, par Magda CONTINO.
696. **Sous le masque**, par Annie et Pierre HOT.
697. **Le chevalier aux fleurs**, par Germaine PELLETAN.
698. **Tendresse d'ainée**, par Jean ROSMER.

Prochain volume à paraître :

699. **La demoiselle au mimosa**, par VERSE-STEFF.



En vente partout : **2 francs 50**

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS